TREIZIÈME ANNÉE. — N° 307 15 Octobre 1909. LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE ILLUSTRÉE

La vision par le cristal

DIVINATIONS VÉRITABLES ET ERREURS

Le plus connu, j'allais dire le plus vulgaire des miroirs magiques, c'est la boule de cristal.

Pour l'occultiste et le théosophe, il se passe un phénomène objectif. Le visionnaire pénètre réellement dans un monde nouveau ou plutôt sur un plan plus subtil du cosmos, que l'on appelle le plan astral. L'âme du médium s'extravase des organes, s'allonge dans le milieu spécial aux âmes et le voyant est en quelque sorte un pèlerin psychique qui aboutit à une cité de prodiges, dont les portes restent fermées aux yeux matériels, aux « psychés » prisonnières de leurs corps.

Naturellement, notre théorie est tout autre, positive et analytique, strictement établie sur les faits. La boule de cristal, comme tout autre miroir magique, sert à créer une hypnose modérée où la conscience réveillée n'est pas détruite, mais où la possibilité du rêve est délivrée. Le sujet se regarde ainsi rêver lui-même. Sa somnolence n'est pas plus complète que sa veille. Les deux personnalités se manifestent côte à côte et, quoiqu'elles soient localisées dans le système nerveux et l'être intime, la conscience transporte là même où les yeux se dirigent les scènes que l'inconscient déroule dans les cellules grises profondes. La boule de cristal n'est que l'excitant des images cérébrales ; mais comme tous les sens sont tendus vers elle, elle en devient le théâtre, semble l'espace où les hallucinations sont nées.

Nous créons, non pas le monde extérieur comme le prétendent les philosophes allemands, mais la vision que nous nous faisons de lui. A l'état ordinaire, cette œuvre d'art est le résultat d'une collaboration entre l'inconnu qui n'est pas nous-même et l'inconnu qui est en nous. Dans certains états exceptionnels la collaboration n'a plus lieu, nous sommes nous seul l'artiste original, l'unique ouvrier de notre vision. Mais si le mystère recule un peu devant cette analyse, le voilà bientôt qui apparaît au delà plus impénétrable et plus touffu ; car il s'agirait d'expliquer pourquoi certains organismes, rares d'ailleurs, ont, comme disent les psychologues de maintenant, des « hallucinations véridiques » et les autres des hallucinations chimériques entièrement, et ne correspondant à rien de vrai ? Eveil subtil de l'âme, battement d'aile de l'oiseau captif qui laisse à travers les barreaux de sa cage tressaillir une plume céleste, disent les mystiques, ou bien merveilleuse propriété de la matière, don superéminent de la cellule nerveuse la plus raffinée, disent les matérialistes. Pour ma part, je crois que ces dons de l'âme s'allient à une certaine subtilité de l'organisme.

Le phénomène de la « cristal-vision » peut être mis sur le même rang que l'écriture automatique. En France, on n'y est pas encore beaucoup encore entraîné ; mais en Angleterre et en Amérique, c'est non seulement une expérience de clinique, mais un jeu de société. Voilà bien le cas de dire en la circonstance que rien n'est nouveau sous le soleil. La cristallomancie fut pratiquée dans l'Inde ancienne, en Egypte, où je l'ai constatée encore, et en Grèce, où elle avait le plus grand succès. Plus tard, les conciles eurent à combattre

la superstition des *specularii* se flattant de découvrir au moyen des miroirs les trésors cachés.

***

Voici comment aujourd'hui l'expérience se pratique. Ayez une boule de verre ou de cristal que vous entourez d'écrans et que caresse une lumière adoucie. L'expérimentateur s'assied devant le cristal et le regarde attentivement. Tout d'abord il ne voit que des images insignifiantes, formées par les reflets ambiants; mais au bout de quelques minutes, s'il est sensible, la boule s'adoucit; puis, quand cette vapeur s'est dissipée, apparaissent des figures, des dessins, des lettres Le sujet forme, tout éveillé, un rêve qui semble s'objectiver dans le cristal et dont il peut faire part aux personnes présentes. Ce rêve s'anime parfois au point que les personnages visibles dans le cristal s'agitent et parlent et que des événements de toutes sortes, comme sur une scène, s'accomplissent.

La cristal-vision est, comme l'écriture automatique, une excellente méthode pour extérioriser les secrets que garde renfermés la deuxième personnalité. Elle sert aussi, mais plus rarement, à traduire des suggestions mentales que le milieu ambiant apporte et même des impressions télépathiques annonçant plus ou moins exactement ce que d'autres personnes disent ou font à une très grande distance. Et elle accomplit ce tour de force psychique justement parce que la deuxième ou les deuxièmes personnalités sont les réservoirs naturels des influences universelles.

La société des Recherches psychiques de Londres accorda dans ses « Proceedings » une part importante aux hallucinations de miss X... J'ai eu l'occasion de rencontrer à Londres cette psychologue qui est non seulement fort jolie et fort érudite, mais très spirituelle et d'excellent équilibre. Elle s'appelle Miss Goodrich Free. Des plus intelligentes parmi les amies de William Stead, elle rédigea avec lui une revue anglaise spirite et qui s'intitulait *Borderland*. C'est une Ecossaise. Ainsi auraient été préparés par la race et le milieu les dons de clairvoyance dont elle a fait preuve. L'Ecosse est, en effet, par excellence, le pays des visionnaires et des visions. Il faut un certain paysage original pour que certaines facultés s'éveillent dans l'âme : quelque brume, une nature sauvage, la mer éternelle et monotone. Peut être portons-nous tout en *nous-même*, mais il faut que nous trouvions *hors de nous* le talisman qui force les serrures closes derrière lesquelles dorment nos meilleurs trésors.

Miss X.., vit elle même dans le cristal les images de faits se passant à une très grande distance d'elle et dont elle n'avait pu être avertie. Elle rapporte pourtant, dans un de ses articles, une histoire assez piquante qui nous démontre que, très souvent, dans la cristal-vision, comme pour l'écriture automatique, seuls agissent des « souvenirs oubliés », si j'ose m'exprimer ainsi, recueillis par la personnalité cachée et tout à coup projetés objectivement, à la stupéfaction du « nous-même » extérieur. Voici l'anecdote. Une expérimentatrice aperçoit dans le cristal un article de journal. Elle arrive à le lire et comprend qu'on y annonce la mort d'un de ses amis. Elle en fait part à ceux qui sont là ; ceux-ci, incrédules, puis étonnés, reçoivent quelques heures après la confirmation de cette nouvelle qu'ils ignoraient... Quel témoignage frappant de clairvoyance ! Mais il fallut en déchanter quelques heures après. Lorsque la voyante rentra chez elle, on découvrit le numéro d'un journal placé devant la cheminée contre un paravent. L'article qui avait apparu dans le cristal s'y trouvait bien visible et il n'était pas besoin d'être clairvoyant pour l'apercevoir. La sincérité de cette jeune personne était indubitable ; il s'agissait donc d'une lecture inconsciente ; la première personnalité n'avait rien retenu, mais la seconde, excitée par le miroir, s'était souvenue.

Un accident presque semblable affecta un écrivain norvégien de réel talent, K. H. Il me le raconta lui-même, lors de son passage à Paris. Il s'était aperçu d'une étrange faculté qui s'éveillait en lui à l'heure du sommeil. Une nuit, il s'endormit très occupé par son futur roman ; le lendemain matin, il dut constater qu'il avait ajouté plusieurs pages à son manuscrit. Ce ne pouvait être qu'en l'inconscience du rêve, et il lut cette prose de lui comme si elle était d'un autre, tout en la reconnaissant vaguement. Par malheur cette inspiration somnambulique le trahit un jour cruellement ; il lut une critique très vive de son livre

où on lui reprochait d'avoir grossièrement plagié Dostowsky. La preuve en était apportée par la comparaison des textes. K. H. n'avait jamais lu pourtant ce passage du livre russe. Mais il dut reconnaître qu'il avait reçu un journal où paraissait en feuilleton ce roman. Certainement ses regards avaient inconsciemment parcouru ces lignes impressionnantes ; les inspirations de la nuit les avaient fait revivre et sa main inconsciente les avait reproduites. Il avait été la victime du piège tendu par l'Involontaire Souvenir.

JULES BOIS

Importante nouvelle de Tilly

Il nous vient, de source autorisée, une très importante nouvelle, qui réjouira tous ceux qui ont suivi les événements d'ordre surnaturel qui se sont passés à Tilly, et dont notre regretté directeur Gaston Mery fut le fidèle et sagace historien.

Une très pieuse et très généreuse donatrice, qu'il nous est impossible de nommer, mais dont le nom sera, dans l'avenir, inséparable de la gloire de Tilly, vient d'acquérir pour une très forte somme — presque une fortune — le champ des apparitions à Tilly et toutes les terres environnantes.

Dès à présent, et en attendant que Rome ait statué sur le caractère miraculeux des faits de Tilly, les catholiques auront la consolation de se dire que la terre où se sont produites les mémorables apparitions n'ira pas en des mains profanes. Que Rome se hâte de nous donner la joie de voir s'élever sur ce sol prédestiné les dômes et les flèches de la cathédrale, dont l'éminent architecte René Binet a tracé le plan, sur les indications naïves de Marie Martel et de Louise Polinière.

Cette nouvelle, avec beaucoup de joie, nous apporte aussi un amer regret : celui de savoir que Gaston Mery est mort sans avoir connu un événement de cette importance, premier pas vers le but qu'il appelait de tous ses vœux : la consécration par Rome de l'authenticité des faits miraculeux de Tilly.

Ayons l'espoir que le jour où *ce qui doit être s'accomplira*, il en rejaillira sur son nom un peu de gloire, de cette gloire humaine dont il n'a que faire désormais, mais dont ses descendants recueilleront le chaud rayonnement.

LA RÉDACTION.

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *La statue de Julien l'Apostat et le Merveilleux de l'Hellénisme.*

Dans ce pauvre Paris déjà si encombré de statues, on veut élever encore la statue de Julien l'Apostat. Et il va sans dire que sous couleur d'honorer le fondateur plus que douteux du palais des Thermes et de Paris capitale, c'est l'Apostat, l'ennemi du « Galiléen » qu'on entend honorer.

Eunemi du Christ, certes Julien le fut, avec la passion des renégats ; il a même fourni ainsi au Christ l'occasion d'un beau miracle : car enfin, ce César à la longue barbe philosophique et aux mains crasseuses était plein d'intelligence et du plus vif et mordant esprit ; son savoir était grand, son activité extrême, sa bravoure éclatante, sa perfidie admirable ; il avait des conseillers qui passaient pour les dépositaires de toute la sagesse des temps anciens, des armées dévouées jusqu'au fanatisme, d'immenses trésors... Et pourtant ce fut le Galiléen, pauvre et nu, dédaigneusement symbolisé par une tête d'âne, qui triompha du César. — « Tu as vaincu, Galiléen ! »

Mais il s'est fait sur Julien une confusion singulière. On a voulu voir en lui un esprit fort, et c'est l'opinion de Voltaire qui l'appelle « le second des hommes ». M. Homais a fini par se persuader que le fils vêtu de pourpre de Jules Constance et de Basiline était un de ses ancêtres en libre-pensée. La vérité est tout autre.

« On se trompe souvent, a dit M. Boissier, sur les motifs de la conversion de Julien (à l'Hellénisme.) On la regarde comme une sorte de révolte du bon sens contre les excès de la superstition ; c'est une profonde erreur : il y avait certainement plus de croyances et de pratiques superstitieuses dans la doctrine qu'il adoptait que dans celle qu'il quittait ; et s'il a changé de foi, ce n'est pas en haine du surnaturel, c'est qu'au contraire *il ne trouvait pas assez de surnaturel à son gré dans le christianisme.* » (*La Fin du Paganisme*, t. I.)

Qu'était-ce que l'Hellénisme ? — « On appelait alors Hellénisme, dit Zeller, cette école du Néo-Platonisme qui, après avoir associé la littérature grecque à la religion païenne, la philosophie à la foi polythéiste, le

culte des lettres à celui des Dieux, et la vertu au paganisme, avait recours depuis Jamblique à des cérémonies empruntées aux plus secrets mystères des anciens temps, pour remonter aux sources de l'Etre premier, et qui essayait ainsi de rendre au paganisme épuisé une vie qui lui échappait. » (*Les Empereurs romains.*)

Jamblique était un mage dont on raconte les plus étranges prodiges. Boissier a tort de citer, d'après Eunape, que quand il priait il s'élevait à dix coudées de terre et que son corps et ses vêtements prenaient une éclatante couleur d'or, puisque Jamblique, interrogé par ses disciples,dément le fait en souriant.Mais le prodige de la fontaine, rapporté par le même Eunape n'est pas moins singulier.

Aux bains de Gadara, en Syrie (la plus célèbre station thermale de l'Empire après celle de Baies), Jamblique était assis avec ses disciples près de deux sources moins importantes, mais plus gracieuses d'aspect que les autres. On les nommait Eros et Antéros. Sollicité d'accomplir un de ces prodiges qui lui étaient familiers, le Mage « effleura l'onde de la main, et, « murmurant quelques paroles, fit sortir aussitôt du « fond de la source un petit enfant. Il était blanc, « d'une taille bien proportionnée, et sa chevelure aux « reflets dorés couvrait de son rayonnement son dos « et sa poitrine...

« Les disciples étaient frappés d'étonnement.

« — Allons à l'autre fontaine, dit Jamblique. Et, se « levant, il marcha devant eux, plongé dans la médi- « tation.

« Arrivé près de la source, il refit ce qu'il avait fait « près de la première et en tira un autre Amour « entièrement semblable au précédent, si ce n'est que « ses cheveux, qui flottaient aussi sur son cou, étaient « noirs et comme brûlés par le soleil. Les deux en- « fants se mirent à entourer Jamblique de leurs bras « et s'attachèrent à lui comme s'il eut été véritable- « ment leur père. Celui-ci les remit ensuite chacun « dans la source d'où il avait été tiré. »

Telles étaient les nouveautés que les philosophes néo-platoniciens ajoutaient au vieux paganisme. Ils invoquaient familièrement les démons et les génies et les forçaient d'apparaître. Ils pratiquaient surtout la divination sous toutes ses formes et c'était la principale raison de leur succès. Car jamais on ne souhaita plus passionnément qu'à ce grand tournant de l'Histoire de connaître l'avenir. Malgré la loi terrible de Constantin, qui livrait aux supplices non seulement les devins mais ceux qui les consultaient, tout le monde voulait connaître sa destinée. Voilà ce qui attira dans les écoles de ces sophistes, qui sont à la fois des philosophes, des magiciens et des prophètes, toutes les imaginations malades, avides d'inconnu, éprises de divin. « Ces disciples sont des fanatiques, dont il faut satisfaire à tout prix les ardeurs emportées » (Boissier.)

Le célèbre Edésius pratiquait la divination au moyen d'une oraison qui lui procurait une vision nocturne. Le « dieu » lui rendait son oracle en vers hexamètres, et même, une fois, il consentit à l'écrire sur le dessus de la main gauche d'Edésius. C'était le conseil de se retirer à la campagne pour éviter de grands périls.

Edésius suivit ce conseil ; mais Eunape nous montre ses disciples « le suivant à la piste, et hurlant comme des chiens devant sa porte ; ils le menacèrent de le déchirer s'il persistait à réserver tant de science pour les montagnes, les rochers et les arbres, comme s'il n'était pas né parmi les hommes et ne savait rien de l'humanité. » Edésius dut céder.

Julien fut un des plus ardents disciples de cet Edésius, auquel il fit des présents vraiment royaux,dit Eunape. Le vieux philosophe l'adressa ensuite à Eusèbe et à Chrysanthe, en lui annonçant qu'une fois initié aux mystères « il rougirait entièrement d'être homme et d'en porter le nom ».

Maxime, à qui Edésius recommanda aussi Julien pratiquait des fantasmagories de cette sorte : « Un jour, dans le temple d'Hécate : « Asseyez-vous,dit-il, ô mes chers compagnons;voyez ce qui va se produire et combien je suis supérieur au vulgaire. » Après qu'il eut parlé de cette sorte, il fit brûler un grain d'encens,murmura je ne sais quel hymne et poussa si loin ses mômeries que la statue d'Hécate commença à sourire et finit même par rire aux éclats. Nous nous troublâmes à cette vue. « Que personne ne s'émeuve de cela, s'écria-t-il; car à l'instant les lampes que la déesse tient à la main vont s'allumer. « Et avant qu'il eut cessé de parler, nous les vîmes briller d'une lueur éclatante. Pour nous, après avoir témoigné tout notre étonnement à ce magicien de théâtre, nous nous retirâmes. » (C'est un confrère, probablement jaloux,c'est Eusèbe qui raconte ce joli trait.)

Après avoir épuisé toute la mystagogie de ces philosophes, Julien, apprenant qu'il y avait encore des mystères à découvrir en Grèce, auprès de l'hiérophante de Cérès et de Proserpine, y courut.

« Il ne m'est point permis de dire le nom de l'hiérophante qui était en fonctions à cette époque — écrit Eunape, — car c'est lui qui m'a initié. Il descendait des Eumolpides (1) et c'était lui qui avait prédit en ma

(1) Descendants d'Eumolpe, roi d'Eleusis, qui avait institué les mystères de ce nom. Pendant onze siècles, les Eumolpides furent en possession de la présidence des mystères sous le titre d'hiérophantes.

présence la ruine des temples et la perte de toute la Grèce. Il avait en outre déclaré publiquement qu'après sa mort son successeur ne pourrait pas d'abord monter sur le trône des hiérophantes, parce qu'il serait voué à des dieux étrangers et qu'il aurait juré, par des serments solennels, de ne pas présider à d'autres mystères; mais que cependant il y présiderait enfin, bien qu'il ne fut point d'Athènes. Son esprit prophétique allait si loin qu'il annonça que, de son vivant même, on verrait les temples renversés et saccagés; qu'il serait abreuvé de mépris par l'excès de l'orgueil humain ; que le culte des deux Déesses périrait avant lui; qu'il serait dépouillé de son saint ministère et qu'il n'aurait ni le titre ni la longue existence d'un hiérophante. C'est ce qui arriva, car on vit en même temps paraître le Thespien, père de l'initiation mithriaque... »

Julien la reçut avec empressement, cette initiation mithriaque. Il adora le soleil, dont le culte le charmait par ses mystérieuses cérémonies et par les épreuves terribles que subissaient les initiés. Sans aller plus loin dans sa doctrine confuse, où tant d'autres nuées se mélangeaient au soleil d'Orencez, on voit de quel œil de mépris ce mystique tout imprégné des superstitions orientales eut regardé les prétendus esprits forts qui le revendiquent comme un des leurs.

GEORGE MALET.

EUSAPIA PALLADINO

à la " Society for psychical Research "

Tous les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux* connaissent Eusapia Palladino. Maintes fois notre Revue eut l'occasion de s'occuper de ce médium tout à fait remarquable. Notre regretté directeur, Gaston Mery, rendit compte ici même de mémorables séances auxquelles il assista et qui eurent lieu chez M. C. Flammarion et chez M. de Vesme.

Des savants français, comme MM. d'Arsonval, Branly, Curie, Charles Richet, assistèrent à ses expériences et tout en faisant des réserves sur certains phénomènes, durent convenir que la plupart d'entre eux avaient un caractère indéniable d'authenticité.

C'est aujourd'hui le tour d'une savante Compagnie anglaise, la « Society for psychical Research », d'apporter sa contribution à l'étude des phénomènes produits par Eusapia. La Commission de la Société affirme, elle aussi, que ces phénomènes sont réels, et non suspects de fraude. Cette affirmation est d'autant plus remarquable qu'en 1895 déjà la même Eusapia Palladino avait comparu devant une Commission de la même Société et qu'à cette époque ses expériences avaient donné un résultat absolument négatif.

Il nous a paru intéressant de détacher quelques pages du rapport de la Commission et de les soumettre à nos lecteurs.

L'Hon. Evrard Feilding, rapporteur, à qui nous allons céder la parole, rappelle d'abord le passé d'Eusapia Palladino, revient sur les séances suspectes de Cambridge, puis après avoir exposé les raisons pour lesquelles il était impossible à Eusapia de surprendre la bonne foi de témoins aussi avisés que l'étaient les membres de la Commission de la S. P. R., savoir MM. Hereward Carrington, Baggally et lui-même, en vient à la narration des expériences :

Les séances eurent lieu dans la chambre que j'occupais au cinquième étage d'un hôtel. A travers un coin de la pièce nous pendîmes, sur demande du médium, deux légers rideaux noirs formant une cachette triangulaire qu'on appelle « cabinet », de quatre pieds environ de profondeur dans le milieu. Derrière le rideau nous plaçâmes une petite table ronde, et sur elle divers jouets que nous achetâmes à Naples : un tambourin, un flageolet, un petit piano d'enfant, une trompette, etc.

Si vous me demandez de défendre la raison de ce procédé, je puis dire seulement que, comme les phénomènes qui ont lieu en présence d'Eusapia consistent surtout — bien que non exclusivement — en mouvements et transports de menus objets dans un certain rayon autour d'elle, il fallait bien placer là quelques objets, quels qu'ils fussent. Quant au rideau, tout ce que je puis dire, c'est qu'Eusapia croit qu'un espace fermé aide à concentrer « la force », et que, comme la plupart des effets paraissent surtout partir du rideau, cela est bien possible.

Eusapia ne regarda jamais derrière le rideau et ignorait ce qui y avait été mis.

Hors du « cabinet » se trouvait une petite table oblongue de 0 m. 85 × 0 m. 48. Eusapia s'asseyait à l'une des extrémités de cette table, en tournant le dos au rideau ; le dossier de la chaise se trouvait à un pied environ du rideau. L'un de nous s'asseyait de chaque côté du médium, en tenant ses mains et en contrôlant ses pieds avec nos jambes et nos pieds, tandis qu'à certains moments, un troisième expérimentateur restait sous la table, en tenant des mains les pieds du médium.

Devant Eusapia pendait du plafond, à une distance de 6 pieds environ de sa tête, un groupe de quatre lampes électriques, de différents voltage et couleur, et par conséquent de différent pouvoir éclairant, qui pouvaient être modifiées, de la table du sténographe, au moyen d'un commutateur. La lumière la plus forte était suffisante pour permettre de lire de petits caractères, même à l'extrémité de la chambre, et naturellement mieux encore de nos places autour de la table, tandis que la lumière la plus faible permettait de voir les mains et le visage du médium. En

de rares occasions, nous en fûmes réduits à une obscurité complète.

Nous eûmes en tout onze séances dans quelques-unes desquelles nous fûmes seuls, alors qu'à d'autres nous invitâmes quelques-uns de nos amis et, à titre d'essai, quelques amis d'Eusapia. Les séances varièrent grandement. Il est digne de remarque que parmi les pires séances se placèrent celles auxquelles assistaient les amis d'Eusapia, tandis que les meilleures furent parmi celles dans lesquelles nous étions absolument seuls. Comme règle générale, bien que non invariable, les phénomènes se classaient selon la force de la lumière ; c'est-à-dire que pour certains phénomènes, il semblait nécessaire que la lumière fût faible, tandis que pour d'autres, il était indifférent que la lumière fût faible ou forte. Au point de vue de la facilité de frauder, nous ne pûmes tracer aucune relation spéciale entre le degré de lumière et les phénomènes qui se produisaient généralement en ces conditions. Depuis la première séance jusqu'à la dernière, avec quelques reculs pourtant, il y a eu une progression graduelle de phénomènes, c'est-à-dire que dans les premières séances, ils furent de variété restreinte, bien que fréquents, alors que plus tard ils devinrent plus compliqués. Ils se produisirent parfois si rapidement, à raison de plusieurs dans une minute, que la dictée de l'un d'eux était constamment interrompue par la production de l'autre. Quelquefois, ils étaient au contraire intermittents. Alors Eusapia demandait que la lumière fût réduite, mais nous ne constatâmes pas que la réduction de la lumière eût aucune influence favorable sur la production des phénomènes. Au contraire, les séances qui eurent lieu dans une plus grande obscurité furent celles dans lesquelles on obtint le moins de manifestations.

Les séances se passaient généralement ainsi : une demi-heure environ avant l'arrivée d'Eusapia, la chambre était préparée; on emportait les meubles non nécessaires, on disposait les objets à l'intérieur du cabinet, et ainsi de suite. Alors, un ou deux parmi nous restaient dans la chambre, pendant qu'un autre descendait pour attendre le médium. Elle arrivait accompagnée de son mari qui s'en allait alors, et Eusapia était accompagnée seule jusqu'à nos appartements du cinquième étage. Elle s'asseyait immédiatement à sa place à la table, le dos tourné au rideau, derrière lequel, comme je l'ai déjà dit, elle ne regardait jamais. Parfois, les manifestations que je vais décrire tout à l'heure commençaient immédiatement à la lumière la plus forte; d'autres fois, au contraire, nous devions attendre une demi-heure, une heure, même une heure et demie, avant que quelque chose se passât. Ces retards paraissaient venir d'une ou deux causes. Ou elle se trouvait dans un état de bonne humeur si flamboyante et elle parlait si abondamment, qu'elle ne pouvait pas songer à ce qu'elle devait faire; ou bien alors elle semblait si mal disposée et si fatiguée, qu'elle paraissait incapable de faire quoi que ce soit. Dans le premier cas, il n'y avait rien à faire, si ce n'est d'attendre qu'elle fût fatiguée de sa propre conversation. Parfois elle commençait à bâiller. C'était là un symptôme favorable, et quand les bâillements étaient suivis de hoquets énormes et extraordinaires, nous savions que c'était le moment d'ouvrir les yeux, parce que c'était le signal qu'elle allait tomber en trance.

Sa trance était de différents degrés. Elle n'était pas absolument nécessaire pour la production de phénomènes simples, dans deux ou trois séances elle resta absolument réveillée et garda un souvenir continuel de ce qu'elle avait dit. Son état de *demi*-trance, qui était sa condition habituelle durant la production des phénomènes, ne pouvait être distingué de son état normal que par le fait qu'elle gardait une attitude plus tranquille et qu'elle déclarait ensuite ne pas se souvenir de ce qui s'était passé ; dans son état de trance *profonde*, qui ne survint pas souvent, mais qui, quand il se produisait, était presque toujours accompagné de phénomènes plus frappants, elle paraissait profondément endormie, gisant quelquefois immobile dans les bras de l'un des contrôleurs assis à côté d'elle, et qui l'entourait alors complètement de ses bras. Dans cet état, elle ne parlait que très peu, d'une voix faible et profonde, en ne faisant allusion à elle-même qu'à la troisième personne, comme « ma fille », ou le « médium », et nous tutoyait. Dans cet état, elle affirme être sous le « contrôle » d'un esprit auquel elle donne le nom de « John King », et qui prétend être le principal agent pour la production de ces phénomènes. Dans son état de demi-trance, il paraît y avoir une bataille continuelle entre elle-même et ce « contrôle », qui se manifeste par des coups ou des lévitations de la table, et, au moyen d'un code, donne des indications sur la conduite de la séance et le degré de lumière qui est permis, malgré les protestations vigoureuses d'Eusapia elle-même. Ainsi, cinq coups de la table signifient moins de lumière. Eusapia insiste généralement pour que la lumière continue à être plus forte ; si on la diminuait, pour qu'on la relève. Mais la table persiste dans sa demande et Eusapia finit quelquefois par céder.

Passons maintenant aux phénomènes eux-mêmes ; ils consistent en premier lieu en lévitation de la table autour de laquelle nous sommes assis, hors du cabinet. Généralement la table commence par s'agiter d'une manière qu'on peut expliquer par la pression ordinaire des mains Elle s'élève ensuite d'une manière moins explicable, c'est-à-dire dans une direction différente de celle où se trouve le médium, pendant que ses mains restent légèrement sur le plateau de la table ; enfin celle ci quitte entièrement le sol et s'élève rapidement à une hauteur d'un ou deux pieds, reste suspendue pendant un temps assez appréciable, puis elle redescend. Quelquefois, il y a bien un léger contact des mains sur la table, mais très fréquemment il n'y a aucun contact apparent, ses mains étant tenues par nous à une distance d'un pied ou deux de la table. Ces lévitations furent parmi les phénomènes les plus fréquents et se produisirent à la lumière la plus forte.

Aucune des précautions que nous prîmes ne diminua de la moindre manière l'effectuation de ce phénomène. Elle n'avait pas de crochets et nous ne remarquâmes jamais le plus léger mouvement de ses genoux ou de ses pieds. Nous gardâmes souvent nos mains libres sur ses genoux, pendant que ses pieds étaient contrôlés, ou par nos pieds, ou par l'un des expérimentateurs qui se tenait sous la table,

et étaient généralement éloignés des pieds de la table, un espace libre étant visible entre elle et la table. Parfois, une lévitation partielle ou un frémissement de ce meuble durait longtemps — une demi-minute ou même une minute — durant lequel la table restait suspendue sur deux pieds ; si nous exercions une pression sur elle, elle allait et venait comme si elle était suspendue à des élastiques.

L'un des phénomènes les plus fréquents était les mouvements du rideau derrière le médium. Pour cela, elle demandait presque toujours une réduction de lumière, celle-ci restant toutefois suffisante pour permettre qu'on aperçût nettement chaque mouvement d'Eusapia, même de l'extrémité opposée de la table. Le plus souvent, elle tendait alors vers le rideau, à la distance de 8 à 12 pouces de celui-ci, l'une de ses mains, tenue toujours par l'un de nous, ou serrant toujours la main de l'un de nous, et le rideau se gonflait alors vers nous. Le même effet était alors produit si l'un de nous tendait ses mains vers le rideau, à sa demande. Le gonflement était rond, comme si les rideaux avaient été poussés de l'intérieur du cabinet. Si nous touchions soudain le gonflement, nous ne rencontrions aucune résistance. Rien n'était attaché à sa main, ainsi que nous le constatâmes sans cesse, en passant nos mains entre la sienne et le rideau. Quand même quelque chose y eût été attaché, cela n'aurait pu produire le même effet, puisque l'étoffe du rideau était si mince que le point où un fil y eût été attaché aurait été vu immédiatement. En dehors des gonflements qui avaient lieu en réponse à ses gestes ou aux nôtres, il y avait des mouvements spontanés des rideaux, parfois très violents, et le rideau tout entier était fréquemment poussé au dehors avec une telle force que son extrémité inférieure allait couvrir l'extrémité la plus éloignée de la table. Ceci se passait, bien qu'Eusapia fût parfaitement visible et immobile, ses deux mains tenues et séparément visibles, sur la table, ses pieds écartés du rideau en face d'elle, sous la table..

Un autre phénomène était constitué par des attouchements de quelque objet invisible ; c'est-à-dire que, pendant que la lumière était assez forte pour apercevoir la figure et les mains d'Eusapia, nous étions constamment touchés sur les bras, les épaules ou la tête par quelque chose que nous ne pouvions voir.

Puis, il nous arrivait d'être saisis *à travers le rideau* par des mains. Lorsque je dis des mains, j'entends des mains vivantes, palpables, avec des doigts et des ongles. Elles nous saisissaient aux bras, à l'épaule, à la tête, aux mains. Ceci se produisit à des moments où nous étions absolument sûrs que les mains d'Eusapia étaient tenues séparément sur la table, devant elle.

La première occasion à laquelle cela m'arriva prend place parmi les phénomènes qui sont restés gravés d'une manière plus vive dans ma mémoire. J'avais été assis à l'extrémité de la table, du côté opposé à Eusapia. M. Carrington et M. Baggally avaient accusé depuis quelque temps des attouchements par quelque chose qui venait d'au delà des rideaux. Enfin, je dis à Eusapia que j'aurais bien voulu sentir cela moi-même. Elle me demanda de me tenir à côté de la table et de mettre ma main contre le rideau sur sa tête. Je la tins en effet à une hauteur de deux pieds et demi ou trois pieds (de 80 centimètres à un mètre) sur sa tête. Immédiatement l'extrémité de mes doigts fut frappée à plusieurs reprises, un de mes doigts fut ensuite saisi par une main vivante, trois doigts au-dessus et le pouce au-dessous, et serré de façon que je sentis les ongles dans ma chair; la partie inférieure de ma main fut ensuite saisie et serrée par ce qui paraissait être la paume de la main. Les deux mains d'Eusapia étaient tenues séparément par MM. Carrington et Baggaly, l'une sur la table et l'autre sur son genou. Si ces étreintes étaient frauduleuses, elles ne pouvaient être faites que par un compère caché derrière le rideau. Il n'y avait pas de compère derrière le rideau.

Ces mains devinrent parfois visibles. Elles apparaissaient généralement, mais non pas toujours, entre la fente des rideaux, sur la tête d'Eusapia. Elles avaient des aspects différents, d'une couleur cadavérique, d'une blancheur de papier et de couleur naturelle. Je crois qu'une seule fois il nous arriva qu'une main fut vue et sentie en même temps; cette fois la main venait d'un côté et non du milieu des rideaux ; elle saisit M. Baggally et le poussa si vigoureusement qu'elle le renversa presque de sa chaise.

J'ai suivi le développement général de ces mains au cours des séances, mais en attendant d'autres phénomènes se produisaient. D'habitude, après les mouvements du rideau, la première manifestation prenait la forme de bruits violents à l'intérieur du cabinet, comme si le guéridon qui s'y trouvait avait été secoué. Il était même parfois secoué si fort que les objets qui se trouvaient sur lui en tombaient. Le guéridon lui-même apparaissait alors sur l'épaule d'Eusapia et arrivait sur notre table horizontalement, savoir avec le plateau posé sur notre table et les pieds dirigés vers le cabinet. Il semblait alors, durant l'espace d'une minute, rester ainsi suspendu, sans doute supporté en partie par le bras d'Eusapia ou par les nôtres, comme nous lui tenions les mains, et s'efforcer d'arriver complètement sur notre table, ce qu'il ne parvint toutefois jamais à faire, car il retombait en arrière.

Ce transport du guéridon se produisit à plusieurs reprises, jusqu'à ce qu'enfin, pour empêcher la chute des objets que nous disposions sur lui, nous prîmes le parti de le lier à l'intérieur du cabinet ; il fut alors violemment secoué une ou deux fois, mais ne nous dérangea plus. Mais après cela, les objets que nous avions placés sur lui furent transportés vers nous un à un. Le flageolet me frappa à la tête, le tambourin sauta sur mes genoux, le petit piano d'enfant arriva sur la tête d'un de mes amis ; la petite sonnette fut secouée et apparut en sonnant sur la tête d'Eusapia tenue par une main qui l'attacha promptement à ses cheveux et, juste alors que j'allais employer ma main libre pour l'en détacher, réapparut, détacha elle-même la sonnette, la fit sonner de nouveau sur la tête d'Eusapia et la sonna sur la table des séances. Pendant que cela avait lieu, je tenais la main gauche d'Eusapia près de ma figure, pendant que M. Baggaly avait sa main droite sous le rideau, de l'autre

côté de la table, et la lumière était suffisante pour que le sténographe qui se tenait à sa table, à une distance de huit à neuf pieds d'Eusapia (trois mètres), pût voir la main qui portait la sonnette.

L'un des plus intéressants transports d'objets a été celui d'une planche sur laquelle nous avions placé un gros morceau de glaise humide, dans l'espoir d'obtenir une impression d'une de ces mains. Je contrôlais à la droite d'Eusapia ; M. Ryan, un ami que j'avais invité à la séance, à sa gauche, et par conséquent en face de moi. La main droite du médium était sous la mienne sur mon côté de la table ; sa main gauche était sur celle de M. Ryan, de son côté : elles étaient toutes les deux immobiles et visibles. M. Carrington se tenait derrière moi. La glaise avait été placée sur le guéridon, à l'intérieur du cabinet, directement derrière Eusapia. A un certain moment, M. Carrington la vit apparaître de l'autre côté du rideau, derrière M. Ryan, et voyager, en l'air, sur l'épaule de M. Ryan. C'est là que je l'aperçus pour la première fois. Je la vis glisser doucement sur son bras droit, passer près de la main d'Eusapia qui tenait la sienne, traverser la table, se dirigeant vers moi, et s'arrêter sur ma main qui tenait la main droite d'Eusapia.

Une autre classe de phénomènes consiste en des lumières qui, au cours d'une séance, apparurent deux fois sur sa tête, une fois sur ses genoux, et une fois à l'extrémité la plus éloignée du rideau. Elles étaient de trois sortes : une lumière fixe bleue-verte, une lumière jaune, et une petite lumière semblable à l'étincelle qui apparaît entre les pôles d'une batterie électrique.

Outre les mains visibles, qui étaient nettes et distinctes, il y avait aussi des apparitions indescriptibles de différentes espèces, en elles-mêmes de la nature la plus douteuse : quelque chose de blanc qui semblait des poignées d'étoupe ; quelque chose de noir comme des têtes perchées sur des corps semblables à des perches, qui émergeaient du milieu ou du côté des rideaux et s'étendaient sur notre table ; des ombres pareilles à des visages avec des gros traits, qui sortaient avec une grande rapidité et avec un silence parfait du côté du rideau.

Il y eut aussi d'autres phénomènes, mais le dernier dont je parlerai est celui constitué par les mouvements d'objets hors du cabinet, à une distance d'un pied à trois pieds d'Eusapia. Je rappellerai surtout un tabouret qui se trouvait par terre, à un mètre environ d'Eusapia. Elle tendit vers lui sa main, tenue par l'un de nous, et aussitôt le tabouret s'avança vers elle ; elle fit alors des gestes de répulsion, et le petit meuble s'éloigna. Le sténographe qui, durant une partie du temps, était à côté du tabouret, passa sa main autour de lui à plusieurs reprises pour s'assurer qu'il n'était pas attaché, mais il continua à se mouvoir. Il y avait entre le médium et le tabouret un espace libre. La lumière était suffisante à me permettre de suivre les mouvements du tabouret, pendant que je me tenais à l'extrémité de la table, opposée à celle où était Eusapia.

Je ne cherche pas, dans cette communication, de faire autre chose que décrire le genre des phénomènes qui se produisirent. Pour ce qui se rapporte aux précautions que nous prîmes, aux fouilles sur la personne du médium, au contrôle existant au moment de la production de chaque phénomène et pour une discussion générale des possibilités d'erreur ou d'hallucination (1), il me faut vous renvoyer au compte rendu détaillé qui paraîtra plus tard.

Je comprends parfaitement qu'au point de vue des preuves, les assertions que je suis en train de faire n'ont absolument aucune valeur ; je ne prétends d'ailleurs pas que les conditions dans lesquelles se déroulèrent les manifestations eussent la même valeur probative pour tous les phénomènes. Je dois, cependant, déclarer la ferme conviction de mes deux collègues et de moi-même, que pour certains phénomènes, parmi lesquels se trouvent quelques-uns des plus remarquables, nous obtînmes des preuves d'une solidité inattaquable. Ensuite, s'il est vrai que nous devons considérer un grand nombre de ces manifestations, prises en elles-mêmes, comme manquant de preuves suffisantes, nous n'avons cependant aucune raison pour croire qu'aucune d'elles n'a été produite d'une façon frauduleuse.

D'autre part, je tiens à faire remarquer que cette profession de foi est purement personnelle de la part des membres de la Commission d'étude, et ne représente aucunement l'opinion d'ensemble du Conseil de cette Société, qui d'ailleurs n'a aucune opinion d'ensemble sur un sujet quelconque, et dont la majorité des membres n'a même pas encore pris connaissance de notre rapport, qui n'a pas encore été imprimé.

« Une seule chose me reste à dire comme conclusion. Alors que je me suis convaincu de la réalité de ces phénomènes et de l'existence de quelque force qui n'a pas encore été généralement reconnue et qui peut s'exercer sur la matière, simuler ou créer l'apparence de la matière, je m'abstiens pour le moment de toute spéculation sur sa nature. C'est toutefois justement dans cette spéculation que repose tout l'intérêt du sujet. Cette force, si nous parvenons, comme je l'espère, à établir qu'il ne s'agit pas de pure prestigiditation, doit résider soit dans le médium lui-même et avoir la nature d'une extension de la faculté humaine au delà des limites généralement reconnues, ou elle doit être une force ayant son origine en quelque chose d'apparemment intelligent et extérieur à lui, qui opère, soit directement par lui-même, soit indirectement par l'intermédiaire ou conjointement avec le médium, grâce à quelque faculté spéciale de son organisme. Les phénomènes — si absurdes et futiles en eux-mêmes, manquant en tout cas de toute valeur éthique, religieuse ou spirituelle — sont donc malgré tout symptomatiques de quelque chose qui, même si l'on doit s'en tenir à la première hypothèse, doit, quand il se sera infiltré graduellement dans notre savoir commun, modifier profondément toute notre philosophie sur l'être humain ; si la première hypothèse sera trouvée insuffisante, *il est même possible* qu'on doive avoir

(1) Je remarquerai ici, incidemment, que nous eûmes deux ou trois fois l'occasion d'observer, avec une lumière suffisante, son truc de la substitution des mains qui ne fut accompagné, toutefois, d'aucun phénomène.

recours à une interprétation impliquant, non pas uniquement cette modification, mais une autre plus large encore, c'est-à-dire notre connaissance des rapports entre l'humanité et une sphère intelligente extérieure à elle. Ceux-là même qui envisageraient l'investigation des phénomènes avec un esprit léger et même badin, — (je pense quelquefois que c'est là le seul moyen pour garder tout l'équilibre mental nécessaire à examiner un pareil sujet) — devront les considérer comme les jouets d'une force qu'ils révèlent, et la révélation la plus parfaite de cette force, quelle qu'elle soit, par l'étude des phénomènes, est certainement une tâche aussi digne de la plus profonde considération que tout autre problème dont s'occupe la science moderne. Si notre compte rendu, à raison de sa forme et de ses détails, peut contribuer à fournir de nouvelles preuves sur ce sujet, et attirer ainsi l'attention des savants de notre pays sur les recherches bien plus importantes et élaborées qui ont été publiées par plusieurs de nos plus éminents prédécesseurs, et à amener ces savants à prendre part aux recherches, j'estimerai avoir pleinement atteint le but que je m'étais proposé. »

LE MERVEILLEUX DANS les Mémoires de Saint-Simon

I. M. de Boulainvilliers astrologue.—II. Un comte de Cheverny protégé par un esprit follet. — III. Signes prophétiques et prédictions. — IV. Le Régent et l'occultisme. — V. Louis XIV et le maréchal-ferrant de Salon, François-Michel-Placide.

I. Le duc de Saint-Simon, cœur loyal et catholique, parfaitement orthodoxe, laisse entrevoir, dans ses célèbres *Mémoires*, qu'il ne fut pas exempt de la curiosité de l'au-delà. Sans doute, il a dédaigné de faire des recherches alchimiques ou de subventionner des alchimistes, comme les ministres de Louis XIV l'ont fait certaines époques (1). Mais, quoiqu'il proteste contre les personnes qui ont des curiosités dangereuses, il raconte certains faits avec une complaisance caractéristique. Par exemple, il relate que le comte de Boulainvilliers, astrologue de quelque instruction, dit à Mme de Saint-Simon, vers le 15 août 1715, qu'il croyait que Louis XIV mourrait le jour de la Saint-Louis, ou tout au moins le 3 septembre suivant ; il est vrai que le temps lui avait fait défaut jusque-là pour vérifier ses derniers calculs (1). M. de Boulainvilliers avait prédit que le grand Dauphin ni aucun de ses fils ne régneraient en France, annoncé à l'avance sa mort et celle de son fils unique, « que l'événement vérifia », mais il se trompa en assurant que Louis XV mourrait promptement, que le duc de Gramont et M. Le Blanc seraient tués dans une sédition, et que le duc d'Orléans mourrait en prison. « C'en est assez, dit notre mémorialiste, par montrer la fausseté, la vanité, le néant de cette prétendue science, qui séduit tant de gens d'esprit, et dont Boulainvilliers lui-même, tout épris qu'il en fût, avait la bonne foi d'avouer qu'elle n'était fondée sur aucun principe. »

II. Faut-il croire aux gnomes et aux lutins? Saint-Simon n'en était pas éloigné. Le comte Henri de Cheverny reçut un jour la visite d'une inconnue qui lui demanda s'il désirait faire fortune, plaire aux dames et gagner au jeu autant qu'il voudrait. Fort surpris, il lui fit plusieurs questions auxquelles elle refusa de répondre ; mais elle lui dit que pendant quatre ou cinq jours, il aurait l'échantillon du bonheur qui lui était promis.

En effet, M. de Cheverny eut à la cour, au jeu et ailleurs des succès auxquels il ne pouvait s'attendre. Quelques jours après, cette femme revint, et lui dit qu'il avait plu à un génie, et qu'elle le lui ferait voir en plein jour dans le bois de Vincennes. Le comte alla au rendez-vous, dans une allée. « Il vit à cent ou cent vingt pas une petite figure d'environ demi-pied, venir à lui, rasant la terre avec une extrême agilité, et entendit un son de voix très claire et enfantine, mais forte. A cet aspect, la peur lui prit et le fit reculer, et, dans l'instant, cette petite figure retourna quelques pas et disparut. Demeuré seul, il rappela ses esprits, se repentit de sa frayeur, et en craignit les suites. Il s'avança vers le lieu où il avait vu le génie ; mais il eut beau faire, il ne revint plus. Le reste du jour se passa en mille réflexions. Il résolut d'essayer la fortune ; mais il ne reconnut plus les dames qui l'avaient si bien reçu, et qui le congédièrent ; le roi ne fit aucune contenance de s'apercevoir de lui ; il joua, et perdit gros; enfin, tout alla de travers dans sa fortune, dans ses affaires, dans son domestique, et il n'eut de sa vie aucun jour heureux. Je ne commenterai rien de ce conte ou de cette histoire, et je la rapporte telle que me l'a dite le petit-fils de ce comte de Cheverny, qui, en ayant eu la terre, en portait aussi le nom » (2).

(1) Feu M. de Boislisle renvoie les curieux à un manuscrit (Bibl. Nationale. Recueil Thoisy, vol. 68), « Recettes pour faire de l'or » dans une note du tome XX des Mémoires (page 233). Avis aux alchimistes d'aujourd'hui.

(1) Louis XIV mourut le 1er septembre.

(2) Ed. de Boislisle, tome VI, p. 582 : Fragment tiré de la *Notice du chancelier de Cheverny*, dans les *Légères notions des... chevaliers du Saint-Esprit*, vol. 34, des *Papiers de Saint-Simon* (auj. *France*, 189), fol. 81. Cette historiett ne se retrouve pas dans les *Mémoires*.

III. On peut glaner, dans les Mémoires de Saint-Simon, quelques prédictions et faits de prophétisation. La béate Rose, dont plusieurs jansénistes faisaient grand cas, est jugée « une énigme » par Saint-Simon, qui du reste lui reconnaît une haute vertu (1).

— Les signes prophétiques et les prophéties proprement dites, attiraient l'attention de notre historien. En 1704, on portait à la cour, pendant le carnaval, des masques doubles ; et le premier étant soulevé laissait voir un masque en cire : on constata avec horreur, sur ceux de MM. de Bouligneux et de Wartigny, « la pâleur et le tiré qui viennent de la mort » ; et on y mit du rouge, qui s'effaça à l'instant ; « le tiré ne se put rajuster », et ces masques furent alors détruits, devant les spectateurs émus et stupéfaits. Peu après, MM. de Bouligneux et de Wartigny étaient tués au siège de Verrue en Piémont (2).

— Non moins complaisamment, Saint-Simon rappelle que la du Perchoir prédit à son ami Coatquen qu'il mourrait noyé. Amicalement, il lui fit quelques reproches sur sa curiosité condamnable, et ajouta que la devineresse lui avait fait cette annonce d'après sa mauvaise physionomie. Mais un devin d'Amiens fit la même prédiction au jeune de Coatquen, qui se noya dans l'Escaut, le 3 juin 1693, sans qu'il fût possible de lui porter secours (3).

— L'historien est heureux de relater qu'en présence de son père, Louis XIII agonisant dit au prince de Condé : « Ton fils a remporté une grande victoire »... et annonça ainsi celle de Rocroy (4). La tradition nous a transmis plus d'une prophétie faite par des mourants.

IV. Le duc d'Orléans, que Louis XIV qualifiait de fanfaron de vice, était aussi un fanfaron d'audace ; et ce prince, que ses lectures rendirent incrédule, crut pourtant au diable jusqu'à l'évoquer avec M. de Mirepoix et d'obscurs individus, dans les carrières de Vanves et de Vaugirard. Le prince avoua à Saint-Simon qu'il n'avait vu aucune apparition, et se lassa de cette folle recherche. Il n'en reste pas moins curieux de chimie et d'alchimie (5).

L'Echo du Merveilleux a déjà rappelé la consultation au verre d'eau qui lui fut donnée chez sa maîtresse, Mme de Séry. Une petite fille décrivit l'intérieur du logis de Mme de Nancré, chez qui elle n'était jamais allée ; elle décrivit même, plusieurs années d'avance, la mort de Louis XIV, dans une chambre où l'on ne voyait d'autre prince qu'un très jeune enfant qui portait le grand-cordon ; enfin, elle révéla au duc qu'elle le voyait lui-même dans l'avenir, portant une couronne, qui, d'après la description qu'elle en fit, n'était ni royale ni impériale. Ces révélations firent sur le duc une impression très vive. S'il faut en croire les *Mémoires du duc de Luynes*, que cite M. de Boislisle, le prince, après qu'une femme de chambre voyante eût dit voir apparaître un petit homme rouge, se mit à réciter tout haut l'évangile de saint Jean, et la femme remarqua que le petit homme se mettait à genoux (1).

V. « Un événement singulier, dit Saint-Simon, fit raisonner tout le monde. Il arriva tout droit à Versailles un maréchal de la petite ville de Salon en Provence, qui s'adressa à Brissac, major des gardes du roi, à qui il voulait parler en particulier ; il ne se rebuta point des rebuffades qu'il reçut, et fit tant, que le roi en fut informé, et lui fit dire qu'il ne parlait pas ainsi à tout le monde. Le maréchal insista, dit que s'il voyait le roi, il lui dirait des choses si secrètes et tellement connues de lui seul, qu'il verrait bien qu'il avait mission pour lui parler et pour lui dire des choses importantes ; qu'en attendant, au moins il désirait être interrogé, et qu'il demandait à être renvoyé à un de ses ministres d'Etat (2). Là-dessus, le roi lui fit dire d'aller trouver Barbésieux, à qui il avait donné l'ordre de l'entendre. Ce qui surprit beaucoup, c'est que ce maréchal, qui ne faisait que d'arriver, et qui n'était jamais sorti de son pays, ni de son métier, ne voulut point de Barbésieux, et répondit qu'il avait demandé à être renvoyé à un ministre d'Etat ; que Barbésieux de l'était point et qu'il ne parlerait qu'à un ministre. Sur cela le roi nomma Ponponne, et le maréchal, sans faire difficulté ni réponse, l'alla trouver.

« Ce qui est de l'histoire est fort court. Le voici : Cet homme revenant tard de dehors, se trouve investi d'une grande lumière, auprès d'un arbre près Salon. Une personne vêtue de blanc, et pardessus à

(1) T. VIII. Ed. de Boislisle, p. 79.
(2) T. XII, *id.*, p. 339-350.
(3) T. I, *id.*, p. 57.
(4) M. de Boislisle rappelle que cette prophétie de Louis XIII est rapportée par Priolo, le valet de chambre Dubois, le P. Dinet, Tallemant des Réaux et Pierre Lenet.
(5) T. XII. Ed. Barba, chap. XV.

(1) T. XIII Ed. de Boislisle, p. 448-462. *Mém. de Luynes*, t. X, p. 161. Feu de Boislisle a cru devoir renvoyer le lecteur au deuxième chapitre du *Traité des preuves* du P. Griffet, à propos de ces pratiques interdites.

(2) Selon des écrits contemporains, un spectre avait fait périr l'un après l'autre deux habitants de Salon, pour avoir divulgué le secret, qu'il leur avait confié ; et François Michel, le maréchal ferrant, fut à Aix l'objet d'une enquête sévère de la part de l'intendant de la province ; mais le procureur du roi aurait recueilli 42 témoignages favorables.

la royale, belle, blonde et fort éclatante, l'appela par son nom et lui dit de la bien écouter; lui parla plus d'une demi-heure, lui confia qu'elle était la reine qui avait été l'épouse du roi, lui ordonna de l'aller trouver et de lui dire les choses qu'elle lui avait communiquées; que Dieu l'aiderait dans tout son voyage et qu'à une chose secrète qu'il dirait au roi, et que le roi seul au monde savait, il reconnaîtrait la vérité de tout ce qu'il avait à lui apprendre; que si, d'abord, il ne pouvait parler au roi, il demanderait à parler à un de ses ministres d'Etat, et que surtout il ne communiquât rien aux autres, quels qu'ils fussent, et qu'il réservât certaines choses pour le roi tout seul; qu'il partît promptement, et qu'il exécutât ce qui lui était ordonné, hardiment et diligemment, et qu'il s'assurât qu'il serait puni de mort s'il négligeait de s'acquitter de la commission.

« Le maréchal promit tout et aussitôt la reine disparut, et il se trouva dans l'obscurité auprès de son arbre. Il s'y coucha au pied, ne sachant s'il rêvait ou était éveillé, et s'en alla après chez lui, persuadé que c'était une illusion et une folie dont il ne se vanta à personne. A deux jours de là, passant au même endroit, la même vision lui arriva encore, et les mêmes propos lui furent tenus; il y eut de plus des reproches de son doute et des menaces réitérées; et pour fin d'aller dire à l'intendant de Provence ce qu'il avait vu, et l'ordre qu'il recevait d'aller à Versailtes et que sûrement il lui fournirait de quoi faire son voyage. A cette fois, le maréchal demeura convaincu, mais flottant entre la crainte des menaces et les difficultés de l'exécution, il ne sut à quoi se résoudre, gardant toujours le silence de ce qui était arrivé. Il demeura huit jours dans cette perplexité.

« Enfin, comme résolu de ne point faire le voyage, et repassant par le même endroit, il vit et entendit des menaces si effrayantes, qu'il ne songea plus qu'à partir. A deux jours de là, il alla trouver à Aix l'intendant de Provence, qui, sans balancer, l'exhorta à suivre son voyage et lui donna de quoi le faire dans une voiture publique (1). On n'en a jamais su davantage. Il entretint trois fois M. de Pompone, et fut à chaque fois plus de deux heures avec lui. M. de Pompone en rendit compte au roi en particulier, qui voulut que Pompone en parlât plus amplement au Conseil d'Etat, où Monseigneur n'était point et où il n'y avait que les ministres, qui alors, outre lui, étaient le duc de Beauvilliers, Pontchartrain et Torcy, et nul autre. Ce conseil fut long; peut-être y parla-t-on d'autre chose après. Ce qui arriva ensuite fut que le roi voulut entretenir le maréchal; il ne s'en cacha point; il le vit dans ses cabinets, et le fit monter par le petit degré qui est sur la cour de marbre, par où il passait pour aller à la messe ou se promener. Quelques jours après, il le vit encore de même; et à chaque fois, il resta plus d'une heure avec lui et prit garde que personne ne fût à portée d'eux.

« Le lendemain de la première fois qu'il l'eut entretenu, comme il descendait par ce même et petit escalier pour aller à la chasse, M. de Duras, qui avait le bâton, et qui était sur le pied d'une considération et d'une liberté de dire au roi tout ce qui lui plaisait, se mit à parler de ce maréchal avec mépris, et à dire le mauvais proverbe : Que c'était un fou, ou que le roi n'était pas noble. A ce mot, le roi s'arrêta et se tournant au maréchal de Duras, ce qu'il ne faisait presque jamais en marchant :

« Si cela est, lui dit-il, je ne suis pas noble; car je l'ai entretenu longtemps : il m'a parlé de fort bon sens, et je vous assure qu'il est loin d'être fou. » Ces derniers mots furent prononcés avec une gravité imposante qui surprit fort l'assistance. Après le second entretien, le roi convint que cet homme lui avait dit une chose qui lui était arrivée il y avait plus de vingt ans, et que lui seul savait, parce qu'il ne l'avait jamais dite à qui que ce fût; et il ajouta que c'était un fantôme qu'il avait vu dans la forêt de Saint-Germain, et dont il était sûr de n'avoir jamais parlé (1). Il s'expliqua encore plusieurs fois sur ce maréchal, qui était défrayé de tout par ses ordres, et qui fut renvoyé aux dépens du roi, qui lui fit donner assez d'argent outre sa dépense, et qui fit dire à l'intendant de Provence de le protéger particulièrement, et d'avoir soin que, sans le tirer de son état et de son métier, il ne manquât de rien le reste de sa vie. »

L'abbé Proyart a écrit dans la *Vie du dauphin, duc de Bourgogne* : « Louis XIV avait assez de confiance dans la sagesse et la discrétion du Dauphin pour s'ouvrir à lui sur certaines *affaires* les plus secrètes,

(1) D'après un récit du temps, François-Michel aurait été confié à un officier qui conduisait des recrues à la Ferté-sous-Jouarre, et qui fit sur lui un rapport excellent.

(1) Une relation du temps dit que c'était une apparition que le roi avait eue la dernière fois qu'il avait chassé le cerf à Fontainebleau. Les curieux pourront consulter, à la Bibliothèque nationale : *Copie d'une lettre écrite de Salon* et *François-Michel Placide, maréchal ferrant* : les cotes sont Lb, 37, 4087 et 4088 (Pièces in-4°). Ces deux plaquettes datent de 1697. L'abbé Proyart, pour la narration qu'il a insérée dans sa *Vie du Dauphin*, s'est servi de la meilleure relation du temps, après celle de Saint-Simon ; elle se trouve dans les *Annales de la cour* (1697-1698), tome II, p. 75-88 (œuvre anonyme de Sandros de Courtilz). Nous souhaitons qu'un érudit puisse vérifier si un historien de la ville de Salon a jeté quelque lumière sur cette question. Lire : Larrez : *Histoire de Louis XIV*. 6e vol. que nous n'avons pu consulter.

qui ne se traitent pas même dans le conseil. « Le roi, dit ce prince, après la mort de Monseigneur (1), me donna sous la foi du secret la plus grande marque de *confiance* qu'un père puisse donner à son fils et qui ne sortira jamais de ma mémoire. Je lui fis, sur ce qu'il me disait, une question ultérieure, touchant laquelle il ne jugea pas à propos de me satisfaire ; et il me dit avec une démonstration de tendresse qui me toucha jusqu'aux larmes : « Je vous en ai dit assez, mon fils, pour votre instruction, je dois garder le reste pour moi... Qui ne craindra vos jugements, ô mon Dieu ? »

Or, Louis XIV dit en 1700, après avoir assuré à son petit-fils la couronne d'Espagne, « qu'il ne mettait sa *confiance* ni dans sa force, ni dans sa nombreuse postérité, et que les jugements de Dieu étant impénétrables, il envisageait comme une chose possible un triste avenir, qu'il priait le ciel d'éloigner. »

L'abbé Proyart a inséré cette note dans la 7e édition de ce livre (2).

On ne connaissait plus d'autres sujets d'entretiens, et chacun se perdait dans ses conjectures. Du choc de mille opinions bizarres, résulta l'opinion qui prit depuis faveur et qui s'accrédita parmi les peuples que Michel était venu annoncer à Louis XIV, comme Nathan à David, que Dieu avait égard à la pénitence qu'il faisait alors, mais qu'en expiation du scandale qu'il avait donné à ses peuples, dans les jours de sa jeunesse, il verrait sa puissance aussi abaissée qu'elle était alors élevée ; que la guerre et la famine désoleraient ses États, et qu'il assisterait lui-même aux funérailles de sa nombreuse postérité, dont à peine échapperait un faible rejeton. Ce que nous avons de plus certain à cet égard, c'est qu'il est peu d'exemples, s'il en est, dans l'antiquité, qu'un prince, après un cours de prospérités aussi flatteuses que l'avaient été celles de Louis-le-Grand, eût reçu, avec autant de résignation et de constance que ce monarque, la dure leçon de l'adversité. Les guerres malheureuses, les horreurs de la famine, la mort de ses enfants, rien ne l'ébranle, rien même ne peut l'étonner ; mais que cette force et cette grandeur d'âme dans ses malheurs eût été préparée par la connaissance anticipée que lui en avait donnée le maréchal de Salon, c'est ce qu'il est permis de révoquer en doute, tant que l'on n'aura pour preuves que des conjectures appuyées sur une histoire qui ne soutiendrait pas elle-même l'examen de la critique la plus indulgente (1).

M. de Valamont, qui dans une brochure a comparé cet avertissement donné à Louis XIV avec celui que Thomas Martin dut faire entendre à Louis XVIII, remarque que la Providence eut pour nos rois d'admirables sollicitudes.

TIMOTHÉE.

(1) Le Grand Dauphin, père du duc de Bourgogne.

(2) Lyon, 1782, in-12, tome II, p. 148-158. Il y aurait à consulter les *Pièces intéressantes pour servir à l'histoire et à la littérature*, par Delaplace. (Paris, Prault, 1787.)

(1) Les documents font défaut en effet pour exposer les secrets que le maréchal ferrant de Salon dut révéler à Louis XVI : peut-être y a-t-il un lieu entre ceux-ci et ceux qu'un ministre d'Etat trouva dans les papiers laissés en mourant par le frère Fiacre, dont nous avons récemment abrégé la biographie pour les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*. S'agirait-il du Masque de fer ?

LES MORTS NE PEUVENT ÊTRE ÉVOQUÉS par les vivants

Ainsi parle le fondateur d'un nouveau club spirite à Londres

Nous trouvons dans le *Matin* l'article suivant, que nous reproduisons intégralement et sans commentaires :

Les milieux spirites semblent développer depuis quelque temps une activité très grande. Voici qu'un millier de spirites viennent d'avoir l'idée hardie de fonder un grand « club international de spirites » dans le quartier le plus aristocratique de Londres, le Pall Mall.

Ce nouveau club, qui offrira à ses adhérents les avantages ordinaires de tout autre club social, leur procurera en outre les plus grandes facilités pour la recherche et l'élucidation de ces problèmes si profondément intéressants que suggèrent les phénomènes mentaux et psychiques.

Nous avons pu rencontrer M. Dudley Wright, l'éminent rédacteur en chef des *Annals of Psychical Science*, et auquel revient l'initiative de la fondation de ce club original. M. Dudley Wright a bien voulu nous faire l'amabilité d'écrire l'article que voici :

Est-il possible d'entrer en communication avec les esprits des morts? Bien que, par suite d'une expérience en la matière qui a duré dix ans et de longues études sur ce sujet, je puisse répondre par l'affirmative, je ne saurais cependant ranger sous le nom de spiritualisme tous les faits que l'on prétend tels.

Prenons, par exemple, les conversations en état cataleptique et l'écriture automatique. Souvent des conversations sont tenues par des médiums en catalepsie qui s'expriment alors d'une manière très supérieure à leurs connaissances et à leur intelligence.

A leur réveil, ils ne se souviendront ni de ce qu'ils ont dit ni de ce qu'ils ont écrit.

Or, on a cependant vu des cas où le médium a corrigé des erreurs qu'il prétendait reconnaître dans le texte du sténographe, assurant qu'il n'avait jamais prononcé telle ou telle phrase. Quant à moi, je n'ai jamais entendu parler d'un médium en état de catalepsie exprimer des opinions qu'il a niées après son retour à l'état normal.

Autre exemple. Les spiritualistes ne sont pas d'accord sur la question de la réincarnation et cependant les opinions d'un médium en état cataleptique seront toujours en conformité avec ses croyances à l'état normal. Un grand nombre de réunions qui se tiennent à ce sujet non seulement ne servent à rien, mais encore sont nuisibles à la santé et à l'état général des individus qui y prennent une part active. En particulier, il existe une certaine catégorie de meetings destinés au développement de cette science (ou du moins qui le prétendent) et dans lesquels les individus influencés s'expriment en des langues qui non seulement leur sont inconnues lorsqu'ils sont à l'état normal, mais sont énigmatiques pour toutes les personnes présentes.

Il m'est arrivé plus d'une fois d'être présent à des réunions où plusieurs esprits, parlant une même langue étrangère par la bouche de quelques-uns des assistants, entretenaient entre eux une conversation fort animée. Cet entretien était peut-être des plus édifiants pour eux, mais il était fortement dénué d'intérêt pour ceux qui l'écoutaient sans y rien comprendre.

On ne pouvait avoir presque aucun doute sur la réalité du phénomène spiritualiste, mais on ne pouvait en avoir aucun sur son inutilité. Les médiums eux-mêmes, à l'issue d'une telle séance, étaient prêts à s'évanouir.

Personnellement, je ne pense pas qu'aucun médium puisse se vanter de faire entrer le premier venu en relation avec un parent ou un ami défunt. C'est une erreur de supposer qu'un esprit quelconque se présente lorsque notre volonté l'appelle. L'appel, lorsqu'il a lieu, vient de l'autre côté de la tombe. Autrement dit, les vivants peuvent peut-être être évoqués par les morts, grâce à un médium, mais les morts ne peuvent certainement pas l'être par les vivants ; c'est-à-dire qu'il nous est impossible de communiquer selon notre désir avec tel ou tel esprit qui a quitté le monde matériel.

Malheureusement, en Angleterre du moins, le spiritualisme n'est pas une force organisée, mais est, au contraire, livré au plus grand laisser-aller. Pour parler en public ou faire des conférences à ce sujet, il n'est pas nécessaire d'avoir la moindre qualification. Quelle que soit l'insanité prononcée dans un discours, elle est exposée au monde comme une leçon de spiritualisme.

Bien entendu, il existe cependant quelques sociétés qui exercent un véritable contrôle sur ce qui se dit à leur tribune. Le spiritualisme, je le crois, est une force que l'on est obligé de reconnaître de plus en plus tous les jours. Mais c'est une force qui a besoin d'être organisée et contrôlée par des hommes capables, et il n'en manque pas parmi ceux qui s'intéressent à ce mouvement. Ces individus, sans agir d'une manière autocratique, seraient en position d'établir définitivement si certaines déclarations qui se produisent de temps à autre peuvent être véritablement reçues comme des leçons de spiritualisme.

DUDLEY WRIGHT.

LES ASTRES
ET
L'ACCIDENT DU DIRIGEABLE « RÉPUBLIQUE »

Une fois de plus encore les influences astrales sur les événements de la vie viennent de se manifester clairement.

Il y a quelques jours, le plus beau de nos navires aériens s'abîmait sur la terre, causant la mort de quatre hommes : deux officiers et deux adjudants.

Le samedi 25 septembre, Vénus qui représente ainsi que Mercure, dans certains cas, l'*industrie*, l'*intelligence*, les *inventions*, etc., était en *conjonction*, c'est-à-dire presque jointe à Mars le maléfique, le brutal, qui, lui-même, dans la Balance, est en son lieu d'exil.

Cette position de Vénus est déjà très mauvaise, mais il vient encore s'y ajouter la *quadrature* de Saturne, la planète maléfique par excellence.

Bien que la quadrature ne soit pas absolument exacte, c'est-à-dire qu'il y ait un peu plus de 90 degrés, comme Saturne a une marche lente dans le zodiaque, son influence s'exerce plus longuement.

Mars gouverne le *fer* et le *feu*, Saturne préside aux *chutes*.

Au lecteur de tirer les conclusions.

VANKI.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

LES VOYANTES

Nous recevons de notre collaborateur P. Borderieux l'intéressante communication suivante que nous publions tout en lui en laissant l'entière responsabilité.

Ce qui particularise les voyantes du genre de Mme de Poncey c'est l'absence absolue de moyens artificiels, employés pour se mettre en rapport avec l'être, ou le lieu, désigné comme champ d'étude.

Point de magnétiseur auprès d'elle, aucun apparat mystérieux, sauf l'ample peplum blanc qu'elle affectionne, point enfin de ces crises pénibles, qui secouent la sybille et font songer aux antiques possédés de Saint-Médard.

Sa vision est objective, mais à l'état de veille, sans trance. Elle voit, comme voyaient les jeunes pâtres des Cévennes, ou les austères jacobites écossais : spontanément.

J'ai eu plusieurs fois, personnellement, l'occasion de vérifier l'exactitude d'une vision, ou d'une prédiction, faite par Mme de Poncey; mais ces faits n'étant intéressants que pour moi seul, j'en dispenserai les lecteurs de l'*Echo*, préférant me faire le sténographe et le copiste fidèle de deux des personnes qui purent, mieux que moi, profiter des conseils et des pratiques de cette voyante, doublée d'une guérisseuse.

Mme de Poncey s'occupe de spiritisme et est un excellent médium, mais ce point ne doit pas nous intéresser; c'est une faculté jointe aux autres, et rien de plus.

J'ai dit que sa voyance était naturelle, spontanée, sans aucune préparation. C'est, en quelque sorte, un état jaculatoire, soudain, qui projette tout à coup (dit-elle) son esprit hors de son corps, pour aller trouver l'esprit ou le lieu désigné.

Une théorie occulte prétend que l'une des plus grandes forces du Verbe, c'est-à-dire de la parole proférée, est d'évoquer l'esprit d'une personne au simple prononcé de son nom. Ainsi, si je nomme à haute voix M. Edmond Rostand par exemple, à son insu l'esprit du poète, ou tout au moins une partie de ce moi nuageux, nommé l'inconscient par nos psychologues, se trouve à mes côtés.

C'est certainement ce qui arrive à la voyante dont je parle.

Croyant aller à la montagne, elle fait venir la montagne à elle et, vu ses facultés de voyance, elle peut se rendre un compte exact de l'état moral, sanitaire ou intellectuel de la personne visée et du milieu qui l'entoure.

Pour les guérisons obtenues à distance, elles relèvent d'un ordre de lois similaires, mais que cette simple exposition nous interdit de développer ici.

En sa qualité de sensitive, Mme de Poncey a chez elle, très marquée, la science de la sympathie et de l'antipathie. *A priori*, elle juge son interlocuteur et son accueil est selon les cas plus ou moins chaleureux. Il faut croire que mes fluides ne lui furent pas trop désagréables, puisque c'est dans son salon, au *191 du faubourg Saint-Honoré*, que j'entendis de la bouche d'un témoin le récit qui va suivre.

J'ajoute, avant cette relation sans commentaires, que cette voyante a surtout la sensation exacte de la sympathie qu'ont les gens pour elle par l'attitude qu'ont à son égard les animaux domestiques appartenant aux personnes chez qui elle se rend. Si, près d'elle, le chien de la maîtresse de maison grogne, si le chat se hérisse et jure à son arrivée, elle ne doit (du moins, l'affirme-t-elle) rien attendre de bon des maîtres du logis. Cette remarque incidente méritait d'être citée Mais revenons aux faits.

Le premier nous est conté par M. M..., ami de Mme de Poncey.

« Un après-midi de juin dernier, nous dit M. M..., distingué officier de marine, nous nous trouvions, Mme de Poncey et moi, parlant d'une de mes amies, Mme N. ., partie depuis deux ans, au Chili, et dont je n'avais pas reçu de nouvelles.

— Oh ! la voici, dit tout à coup mon hôtesse en souriant...

— Je la vois, continue-t-elle, dans une maison basse, au sein d'une forêt profonde. Dans une des salles que décrivit exactement la voyante, était Mme N... couchée sur lit de repos et profondément endormie. Je calculais mentalement la différence horaire entre Paris et Valparaiso et reconnus que Mme N... se reposait à l'heure de la sieste.

Mme de Poncey me dit se dédoubler et, après m'avoir fait une description détaillée du pays environnant, elle s'écria : — Mon Dieu, cette femme est en danger, je vois sur elle... (Ici, hélas, l'annonce d'un danger d'ordre domestique qu'on me permettra d'omettre). Surtout, recommande Mme de Poncey, surtout ne marchez pas nu-pieds (*sic*).

Un mois plus tard, je reçus une lettre de ma lointaine amie. Elle me confirmait l'exactitude de la vision précitée. La chaleur n'étant pas trop forte dans la forêt, il est très rare que Mme N... fasse la sieste. Une irruption soudaine de serpents venimeux rendit efficace le conseil de ne marcher que chaussé. Pour l'autre prédiction, elle se réalisa malheureusement. J'ajouterai que Mme N... eut, croit-elle, ce jour-là, *un rêve*

dans lequel elle conversait avec un être qui lui donnait les meilleurs conseils. »

Mme de Poncey m'ayant confié une lettre, je la reproduis ici, en lui conservant sa tournure naïve et franche :

Lundi, 4 octobre 1908.

« Madame de Poncey,

« Au mois de juin dernier, mon enfant âgé de deux mois était très malade d'une inflammation d'intestins.

« Je ne savais que faire ; quoique ne croyant pas, je l'avoue, à votre pouvoir de guérir (surtout de loin), je me suis décidée à vous demander secours pour mon petit garçon, mais presque en désespoir de cause, comme une mère qui cherche tout pour sauver son petit enfant.

« Vous m'assuriez par lettre que le mercredi soir, entre neuf et dix heures, vous tenteriez de venir soigner mon enfant, par dédoublement, et me conseilliez d'observer si, près de lui, un meuble ne craquerait pas, révélant votre présence occulte. Malheureusement, je n'ai reçu votre mot que le jeudi, votre lettre s'étant égarée.

« Quoique ignorante de tout ce qui est de vos pouvoirs, j'ai, en effet, le mercredi, entendu craquer un meuble (ce qui ne se produit jamais chez nous) ; le vendredi, mon cher petit allait mieux et le voilà maintenant, grâce à Dieu et à vous, en parfaite santé. Ce qui m'avait donné tout de même confiance en vous, c'est que vous avez été la première à me prévenir de ma grossesse et à m'annoncer que ce serait un garçon, ce qui fut parfaitement exact.

« En vous envoyant l'expression de ma vive reconnaissance, je souhaite que votre don soit connu par toutes les jeunes mères qui, comme moi, ont la crainte de perdre leur chérubin. Mon mari se joint à moi pour..... etc. « Mme LOUISE B.... »

Voilà des faits. Ce n'est pas à moi de conclure. Certains diront que le procès des rebouteux est depuis longtemps clos. Pour ceux que Rabelais nommait *sorbonistes, sorbonicoles* : peut-être ; les honnêtes guérisseurs trouveront encore des témoins à décharge et de chauds défenseurs.

P. BORDERIEUX.

A NOS ABONNÉS

Nous recevons assez souvent des réclamations émanant de nos abonnés se plaignant, à juste titre, de ne pas recevoir régulièrement leurs numéros et, quelquefois, de ne pas les recevoir du tout.

*L'administration de la revue prenant les plus grandes précautions pour que tous les intéressés soient mis ponctuellement en possession des numéros qui leur sont destinés, serait reconnaissante à ses abonnés de vouloir bien — en même temps qu'ils envoient leurs réclamations à l'*Echo *— s'adresser également à la Direction des Postes, seule responsable de ces retards ou de ces pertes fort regrettables.*

*L'*Echo du Merveilleux *paraissant régulièrement les 1er et 15 de chaque mois, doit être remis à ces dates aux abonnés de Paris et le lendemain à ceux de province.*

LA CROIX MIRACULEUSE de Migné

*Dans notre numéro du 15 octobre 1905, nous avons publié, sous le même titre, un très intéressant article de Timothée, illustré de la reproduction d'une très belle estampe du temps. L'article suivant, que M. Arthur Loth a publié dans l'*Univers, *complète l'étude consacrée, il y a trois ans, par notre collaborateur, au phénomène miraculeux de Migné.*

Tous les ans on commémore à Migné, gros bourg des environs de Poitiers, le souvenir de l'apparition extraordinaire d'une croix dans les airs. C'est un fait bien oublié des contemporains, mais qui eut, à l'époque, un grand retentissement et rendit célèbre le nom de l'humble localité poitevine.

La plupart même des catholiques de nos jours l'ignorent. Plus d'un pieux pèlerin de Montmartre, en visitant la basilique du Sacré-Cœur, a dû se demander ce que signifiait l'un des deux bas-reliefs sculptés sur le riche autel de marbre blanc, qui se trouve dans la première chapelle de gauche en entrant, et qui représente, au milieu d'une foule réunie autour d'une église, une croix couchée suspendue en l'air.

C'est le prodige même de Migné, que d'autres faits merveilleux, postérieurs, et surtout, les miracles de Lourdes, renouvelés chaque année, depuis 1856, ont fait oublier.

Pourtant, ce fut là un événement bien digne de mémoire et qui mérite qu'on y revienne, en union avec les bons habitants de Migné.

Une inscription sur marbre blanc, placée au-dessus de la porte d'entrée de l'église actuelle, le rappelle en ces termes, pour la postérité :

LE 17 DÉCEMBRE 1826, A 5 HEURES DU SOIR, PAR UN CIEL TRÈS PUR, PLUS DE 2.000 PERSONNES, DONT LA PLUPART VIVENT ENCORE EN 1844, RÉUNIES POUR LA

PLANTATION DE LA CROIX DU JUBILÉ, ONT VU, PENDANT UNE DEMI-HEURE, UNE CROIX LUMINEUSE, LONGUE DE 40 MÈTRES, PARFAITEMENT RÉGULIÈRE, IMMOBILE, HORIZONTALE, A UNE HAUTEUR D'ENVIRON 35 MÈTRES AU-DESSUS DE CETTE ÉGLISE QUI, EN MÉMOIRE DE CE PRODIGE, ET A L'AIDE DE DONS VOLONTAIRES, A ÉTÉ AGRANDIE EN FORME DE CROIX ET DÉDIÉE, SOUS LE NOM DE SAINTE-CROIX, PAR MGR J.-B. DE BOUILLÉ, ÉVÊQUE DE POITIERS, LE 31 MAI 1841.

Tel est, dans toute sa simplicité, le fait dont on célèbre cette année, à Migné, le 82e anniversaire. Les circonstances dans lesquelles il s'est produit y ajoutant de l'intérêt. C'était le soir de la clôture d'une mission, que le zélé curé d'alors avait fait donner dans sa paroisse, à l'occasion du jubilé des 25 ans du siècle, accordé par S. S. Léon X, à toute la chrétienté. La population presque tout entière de la paroisse, comptant plus de 2.000 personnes, était réunie en dehors de l'église, à l'issue des vêpres, pour la plantation d'une croix commémorative de la mission.

Du pied de cette croix, un prédicateur, M. Marcault, aumônier du collège royal de Poitiers, adressait à la foule un discours de circonstance sur le symbole sacré de la Rédemption. Au moment où il rappelait le signe merveilleux du Christ, apparu jadis, dans le ciel, à Constantin, et à son armée, une immense croix lumineuse, placée horizontalement, se forma au-dessus de l'assistance, à une hauteur d'environ 80 mètres du sol. Pendant une demi-heure, elle resta suspendue en l'air, visible pour tous. Avec la nuit, elle s'évanouit peu à peu, pendant que la foule rentrait à l'église pour la fin de la cérémonie

***

Pouvait-on contester un fait observé, dans de telles conditions, par un si grand nombre de personnes ? A mesure qu'il fut connu — et alors les moyens d'information n'étaient ni nombreux, ni rapides, — il causa partout une vive émotion. L'autorité ecclésiastique s'en saisit. Après une longue et minutieuse enquête, dans laquelle les principaux témoins furent entendus et les savants consultés, l'évêque de Poitiers Mgr de Bouillé, par mandement du 28 novembre 1827, déclara miraculeuse l'apparition de la croix à Migné.

Dans ce mandement, le pontife, de sainte mémoire, disait :

« Parmi les hommes instruits, plusieurs de ceux « qui ne se servent des vastes connaissances dont « ils sont ornés, que pour admirer davantage Celui « dont le firmament publie les merveilles, ont avoué « que rien ne pouvait expliquer cet étonnant phéno- « mène.

« Une croix de vastes dimensions, dont toutes les « parties sont dans l'harmonie la plus parfaite, qui « paraît tout à coup, en présence de trois mille spec- « tateurs, qui conserve sa position, sa forme, son « éclat, pendant toute la durée d'une cérémonie « sainte, est, à leurs yeux, un spectacle nouveau, dont « l'histoire des météores lumineux n'offrit jamais « un seul exemple. Quelques ennemis de la religion « de nos pères, ont fait entendre des blasphèmes; « mais au milieu de leurs railleries indécentes, de « leurs divisions sacrilèges, on ne trouve aucune ob- « jection sérieuse, aucune explication naturelle du « prodige.

« L'aveu des savants chrétiens, et le silence des « savants que l'opinion publique met au rang des « incrédules, nous ont affermi dans la pensée que « l'apparition de la croix, qui a rendu Migné à jamais « célèbre, ne saurait être mise au nombre des phé- « nomènes qui étonnent le vulgaire, mais dont les « causes sont connues. »

A la tête des savants chrétiens dont parlait le vénérable évêque de Poitiers, était Jacques-Dominique Cassini, de l'illustre famille des astronomes de ce nom, directeur de l'Observatoire de Paris, mort presque centenaire. Il crut au miracle et le dit. Un plus modeste savant, M. Boisgiraud, professeur de physique au collège de Poitiers, et protestant de religion, faisait partie de la commission épiscopale d'enquête; il conclut, avec les autres, à une cause surnaturelle. Comme toujours, l'autorité ecclésiastique avait procédé prudemment, non seulement en interrogeant les témoins, mais en prenant l'avis des hommes compétents.

***

Le fait de Migné n'était pas niable. Il souleva, néanmoins, les plus ardentes discussions. Ce n'est pas tant le fait que l'on discutait que le miracle. « Cette intervention divine si éclatante, observe un narrateur de l'événement, arrivant dans un moment où le naturalisme semblait avoir pris définitivement possession de notre société, contraria vivement l'impiété et activa contre l'Eglise les plus violentes attaques et les injures les plus passionnées de l'incrédulité. »

Ces polémiques du passé n'ont plus d'intérêt aujourd'hui. Mais le fait est resté, et il demeure toujours comme un défi à la libre pensée. Il est là, attendant toujours d'elle une autre explication que celle du miracle.

L'enquête de 1827 a établi incontestablement la vérité du fait par un ensemble concordant de témoignages et la relation détaillée de toutes les circonstances qui l'ont accompagné. Elle est la pièce probante du miracle.

Les témoins de ce prodige ont tous disparu aujourd'hui. En 1876, lors de la célébration du cinquantième anniversaire de l'apparition miraculeuse, il y en avait 125 environ. Mgr Pie présidait la fête. J'assistai à la cérémonie émouvante qui eut lieu après le

repas de midi. L'illustre évêque de Poitiers avait fait venir au presbytère tous les survivants valides de l'apparition de 1826, hommes et femmes, au nombre de 80, pour leur remettre une médaille commémorative de l'événement. En même temps, il les interrogea de nouveau sur ce qu'ils avaient vu. Ils avaient tous vu de la même manière; leurs témoignages se retrouvaient substantiellement concordants, comme au premier jour. Pas un, depuis cinquante ans, ne s'était contredit, pas un ne s'était rétracté. Cet interrogatoire non moins solennel dans sa familiarité, qu'une comparution en règle de témoins, était comme un complément et une confirmation de l'enquête de 1827.

En 1894, soixante-huit ans après l'evénement, Mgr Pelgé, troisième successeur de Mgr Pie, trouva encore, lors de sa première visite à Migné, dix vieillards survivants de l'apparition, tous aussi fermement convaincus de la vérité du prodige que par le passé. Un à un, ont disparu depuis ces vénérables témoins, et le dernier est mort, il y a quelques années, fidèle jusqu'au bout au souvenir du fait qu'il avait vu avec deux mille de ses concitoyens décédés.

⁂

Ainsi, aucun démenti, et il y a lieu de le constater maintenant, n'a été donné, en l'espace de quatre-vingts ans, à l'autorité ecclésiastique de Poitiers, de la part de ceux sur le témoignage desquels elle s'était appuyée pour prononcer sur l'apparition de la croix à Migné.

Pendant ce temps aussi, elle a attendu les explications de la science, à l'encontre du miracle, et elles ne sont pas venues. Ce n'est pas que les objections et les hypothèses aient manqué. Dès le premier jour, il y en eut de toute sorte. Elles suffirent à convaincre les bourgeois voltairiens, et les Homais libre penseurs de l'époque. Mais, comme le constatait déjà l'évêque de Chartres, Mgr Clausel de Montals, en parlant de la croix de Migné, dans son mandement de carême de 1828 : « Les explications forcées et insoutenables de l'irreligion, n'ont fait qu'ajouter à la certitude de ce prodige. »

Aucune des explications physiques ordinaires sur les météores lumineux ne pouvait convenir, en effet, à un phénomène pour lequel il manquait, tout à la fois le soleil, la lune, les nuages, les vapeurs, pour lequel il ne pouvait y avoir ni jeu de réflexion, ou de réfraction, ni effet de mirage, ni illusion d'optique; car l'apparition de la croix à Migné avait eu lieu, vers les cinq heures du soir, en hiver, bien après le coucher du soleil, avant le lever de la lune, ce jour-là, par un ciel clair et serein, sans nuages au-dessus de Migné, sans vapeurs visibles dans l'atmosphère. Les arcs-en-ciel, les aurores boréales, les halos lunaires, les reflets de rayons solaires, rien de tout cela ne pouvait s'appliquer dans l'espèce.

⁂

La science a fait des progrès depuis 1826 : est-elle plus en mesure aujourd'hui qu'alors de se rendre compte du phénomène de Migné ? A-t-elle des moyens nouveaux de prouver qu'une croix lumineuse, de plus de cent pieds de long, apparaissant tout à coup, sans soleil, ni lune, dans une atmosphère pure, à une petite distance de la terre, devant deux mille témoins qui ont pu la voir et l'observer pendant une demi-heure; que cette croix, parfaitement formée, très nette, très régulière, aux arêtes vives, présentant même une certaine épaisseur, est un simple phénomène ? Si elle le peut, elle devrait le dire, soit pour convaincre l'autorité ecclésiastique, et l'Eglise avec elle, d'ignorance et de légèreté, soit simplement pour l'avertir de ne plus croire désormais au miracle, même devant les faits, en apparence les plus extraordinaires.

Mais, encore une fois, on attend toujours cette démonstration.

Faut-il en revenir aux inventions saugrenues des plaisantins de jadis, qui ont prétendu que, avec des cerfs-volants, des ballons en baudruche, ou quelque autre truc plus ou moins grossier, on avait pu produire le miracle de Migné. Mais ceux-là en sont encore à répondre au défi de l'honorable maire de Migné d'alors, M. de Curzon, qui invitait les divers inventeurs de recettes à faire des croix lumineuses, à venir reproduire sur place, devant les mêmes témoins, dans les mêmes conditions, l'apparition du 17 décembre.

Restent les forces inconnues de la nature, la grande explication de ceux qui n'en peuvent trouver l'autre. Mais quel homme de bonne foi et de bon sens, n'adhérerait ici aux sages paroles de Mgr l'archevêque de Paris, qui disait, cette année même, à ce propos, dans une ordonnance portant jugement canonique sur plusieurs guérisons miraculeuses obtenues à Lourdes:

« Considérant que, en ce qui regarde les forces « inconnues de la nature, derrière lesquelles s'abri- « tent certains esprits, outre qu'on ne saurait légi- « timement nier ce que l'on sait à cause de ce que « l'on ignore, il serait tout à fait déraisonnable et « antiscientifique de recourir, pour donner la cause « d'un fait certain, à des lois purement hypothé- « tiques, dont rien ne prouve ni l'action et la nature, « ni même l'existence; que, de plus, l'existence de « ces lois mystérieuses n'est nullement établie, mais « qu'elle est invraisemblable; que conjecturer qu'il « existe une loi cachée, capable de produire un « ensemble de faits démentant les premiers et exac- « tement sur le même point, ce serait admettre, con- « tre toute raison, que la nature peut se contredire « et se combattre elle-même, et travailler ainsi « spontanément, à sa propre ruine... »

L'Eglise reste donc en possession du miracle qu'elle a reconnu et proclamé par la voie ordinaire. Les

évêques de Poitiers, Mgr de Bouillé, Mgr Pie, ont magnifiquement exposé dans des mandements historiques et doctrinaux les raisons, les convenances d'un prodige, par lequel il a plu à Dieu de manifester, dans un endroit prédestiné, sa puissance et sa gloire aux yeux d'un siècle qui s'est glorifié, dès son début, d'être le siècle des lumières. Les fidèles habitants de Migné pourront célébrer en paix l'anniversaire de leur miracle avec une foi et une piété que le zélé curé actuel, M. l'abbé Pelletier, a eu l'heureuse pensée de renouveler, en faisant ériger, l'an dernier, dans son église, une confrérie de la Sainte-Croix, pour promouvoir le règne spirituel et temporel de N.-S. Jésus-Christ.

La dévotion à la croix est toute d'actualité, en un temps où « la haine de la croix est devenue l'expression d'une politique et d'un système de gouvernement ».

ARTHUR LOTH.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

*Différentes prédictions, visions, etc., annoncent une grande guerre en Europe à une date très rapprochée. Un des lecteurs de l'*Echo *pourrait-il indiquer où il a été question de ces événements? Il s'agit de constituer un dossier de tous les faits merveilleux qui ont pu, à un degré quelconque, faire prévoir cette guerre et en donner la marche. L'intéressé possède déjà un assez grand nombre de renseignements sur ce dernier point et désirerait les soumettre à un pointage avec des informations provenant d'autres sources.*

UN FIDÈLE LECTEUR.

M. L. T. voudrait-il bien donner dans cette revue quelques renseignements complémentaires sur Marie-Josèphe, la petite Jeanne et leurs visions, pour nous démontrer qu'elles n'ont pas été inspirées par des esprits de mensonge?

TIMOTHÉE.

---

*Une étude définitive sur les révélations de Mme Mongruel qui n'ont pas été citées dans l'*Echo du Merveilleux?

UN ABONNÉ DE 1897.

A quelles dates futures, jusqu'en l'an 2000, *y aura-t-il des recrudescences du magnétisme terrestre?*

UN CATHOLIQUE.

Le mot temps, *en langage mystique, signifie-t-il parfois un mois d'années de trente ans?*

G.

Ce que Guaïta appelle « L'Aôr androgyne ou la Lumière engendreuse des forces naturelles, ...support hyperphysique de l'Univers sensible », est-ce le « soleil » d'Anna-Maria Taïgi, « l'ombre de la lumière vivante » de sainte Hildegarde, où des inspirés ont vu les événements présents et futurs?

UN AMATEUR D'OCCULTE.

Un Allemand nous donnera-t-il des renseignements sur Mme de Ferriem et le caractère de son inspiration?

UN ABONNÉ.

Les diastases, agents chimiques des ferments, agissent à doses presque impondérables; de même un métal amené à l'état colloïdal : a-t-on déjà rapproché ces faits des théories de l'homœopathie?

UN CURIEUX.

M. Léon Cavène vient de publier : Le célèbre miracle de saint Janvier à Naples et à Pouzzoles (Paris, Beauchêne); *existe-t-il un autre ouvrage qui traite de miracles analogues (lait de la Vierge se liquéfiant tous les ans à jour fixe dans l'église des Minimes, de Naples, sang de saint Pantaléon se liquéfiant à N.-D. de l'Incarnation, à Madrid, à Rome, à Constantinople (abbé Coyer :* Voyage d'Italie, *Ed. de 1783, t. IV, p. 2347, et Bollandistes,* Acta S. S., 18 *juillet, p.* 429)?

UN VIEIL ABONNÉ.

REPONSES

A un amateur d'occulte

En écrivant que le Philosophe Inconnu Claude de Saint-Martin rêvait à l'anéantissement de Dieu et de la religion du Christ, Dumas a fait une erreur incompréhensible d'un tel érudit et historien.

Claude de Saint-Martin n'était pas seulement un initié, mais bien plus : un illuminé. Il reçut du plan divin cette faveur spéciale d'être, comme Swedenborg, en communication avec le monde invisible. C'est sur les conseils de celui-ci qu'il fonda un ordre initiatique, indiquant la voie mystique suivie par lui, voie d'évolution remplie de sacrifices, d'épreuves, reposant tout entière sur la prière et la charité.

Ce premier point établi nous voyons que l'ordre fondé par Claude de Saint-Martin est essentiellement chrétien. Il considère le Christ comme messager divin, venu pour régénérer l'humanité.

Les disciples de cet ordre à l'heure présente très puissants, s'intitulent : *Chevaliers du Christ!* mais une chevalerie d'où est exclu le cléricalisme, sans matérialisme, sans panthéisme. C'est probablement cela qui causa à Dumas un tel lapsus.

Si cette question vous intéresse je vous conseille de lire : *Claude de Saint-Martin,* par Papus.

Recevez, monsieur, mes salutations.

G. WILFRID.

Louis Claude de Saint-Martin et Alexandre Dumas

J'aurais mauvaise grâce à rabaisser le génie extraordinairement fécond d'Alexandre Dumas père. Toute notre jeunesse se lèverait contre moi.

Mais il faut le dire : qui trop embrasse mal étreint, et, par défaut d'étudier à fond, souvent on prend le Pirée pour un homme.

Ce fut le défaut de Dumas, et c'est ce qui rend son histoire travestie dangereuse.

Pour ne citer que ce qui a trait au merveilleux, nous voyons qu'il confond certains personnages entre eux, fait de Balsamo et de Cagliostro des personnages différents, et attribue à Cagliostro ce qui, d'après La Harpe, revient à Cazotte: c'est-à-dire la terrible prédiction faite par ce dernier à Condorcet, etc... sur l'issue de la Révolution française et de leur fin à tous.

Mais revenons à Louis-Claude de Saint-Martin, le Philosophe Inconnu.

Fût-il, demande un lecteur de l'*Echo,* un mystique athée et contre la doctrine du Christ? ou Dumas fait-il, dans le *Collier de la Reine,* un énorme contre-sens? Dumas, en effet, commet une grossière erreur.

Quoique loin d'être orthodoxe, Saint-Martin n'en est pas moins, à mon avis, le mystique moderne le plus clair et le plus chrétien que l'on puisse trouver. Ses œuvres sont toujours précédées de cette formule : A la gloire de IESh. VE, Grand Architecte de l'Univers. Son Tableau Naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et la Nature, ne laisse aucun doute à l'égard de sa croyance en la divinité du Christ, ainsi que ses lettres à son ami Willermoy et à son Maître Martines de Pasqualy, qu'il quitta en raison des tendances de ce dernier, à se trop servir de la Magie. L'Homme de Désir, le Crocodile, le Ministère de l'Homme-Esprit confirment cette foi au Christ, fils du Dieu vivant. Enfin, lui et ses disciples ont laissé dans les archives secrètes de l'Ordre Martiniste des enseignements dignes de croyants sincères et convaincus, non seulement au point de vue strictement chrétien, mais au sens catholique qu'ils n'ont jamais combattu, quoique en aient pu dire certains écrivains plus sectaires que bien renseignés.

P. BORDERIEUX.

Puisque mon confrère Timothée semble attacher quelque importance aux visions de Mme X..., je tiens à lui mentionner de nouvelles révélations faites à la voyante par un être qui la hante depuis quelques mois ; grande silhouette de femme en deuil et qui lui a donné son nom : Miss Fanny.

Dans la nuit du 20 octobre dernier, Mme X... vit en rêve miss Fanny. Elle lui parut se trouver dans un espace immense. Elle semblait plus tragique que jamais. Elle apparaissait, m'explique Mme X..., comme un vrai génie du Deuil. Et cet espace se trouva soudain peuplé par une multitude de soldats. La visionnaire eut alors l'intuition d'une guerre épouvantable; puis tout disparut.

Miss Fanny donna encore à son médium l'intuition d'un attentat contre le *roi d'Italie;* le mot fut bien donné, mais la pensée de Mme X... se projeta sur le roi d'Espagne.

Lequel des deux monarques est menacé par le destin? Nous le saurons peut-être bientôt.

Mme LOUIS MAURECY.

AVIS AUX ACTIONNAIRES

Le Conseil d'administration, réuni au siège social, 28, rue Bergère, a décidé que l'Assemblée générale annuelle aura lieu, ainsi qu'il a été inséré dans les « Petites Affiches », le vendredi 22 octobre, à deux heures de relevée, au lieu du 18 comme il avait été dit précédemment.

ORDRE DU JOUR :

1° Rapport du Conseil d'administration sur les opérations sociales de l'exercice 1908-1909.

2° Rapport du commissaire-censeur.

3° Approbation des comptes et fixation du dividende.

4° Nomination d'un commissaire-censeur pour l'exercice 1909-1910.

5° Examen des Statuts de la Société.

6° Mesures à prendre par la Société au sujet de l'exploitation de la Revue, à la suite du décès de M. Gaston Mery.

7° Questions diverses.

Le Conseil d'administration, qui établit actuellement le bilan de la Société, prie ceux des actionnaires qui auraient négligé de toucher tous les coupons payables jusqu'à ce jour, de bien vouloir, par une lettre adressée chez M. Alfred Leclerc, 19, rue Monsieur-le-Prince, à Paris, lui faire connaître le nombre de ces coupons, ainsi que leur numéro d'ordre.

Rappelons que les coupons jusqu'à présent échus portent les nos 1, 2, 3 et 4.

Le paiement de ces coupons, momentanément suspendu, sera effectué dès que, grâce aux indications que pourront bien lui donner les actionnaires, le Conseil d'Administration en aura dressé la liste. Une note insérée dans « l'Echo » informera les intéressés de la reprise de ce paiement.

ÇA ET LA

La Sorcière au « Secret d'amour »

A la suite de mon dernier article consacré à la sorcière du Mont-Venthoux, Mme Ary protesta en une lettre aimable. « Vous dites ne pas connaître d'autre sorcière, me disait-elle; mais vous m'oubliez, car je vous ai souvent confessé que moi aussi je possédais des secrets magiques. Venez donc me voir dans mon cabinet du 208, faubourg Saint-Denis, et je vous conterai au moins une histoire intéressante. »

J'ai accepté l'aimable invitation, et entre deux consultations de tarots, Mme Ary me fit le récit suivant :

« Dans ma prime jeunesse, au fond d'un pays perdu, une vieille paysanne qui passait pour dire l'avenir, me dit un jour : Toi, ma fille, tu as une ligne de main bien malchanceuse au point de vue affection. Ne te marie pas trop tôt, c'est un sage conseil! Mais comme très certainement

tu ne le suivras pas, je vais te faire connaître le remède au mal dont tu souffriras, à la condition que tu en gardes le secret. Quand tu verras ton époux se détacher de toi, procures-toi une chauve-souris. Aie le courage de la faire brûler vivante dans un four. Quand elle sera réduite en cendre, tu diras sur elle ces paro'es... tu feras ces signes... et quand ton mari sera couché, tu répandras la cendre dans ses habits. »

Plus tard, continue Mme Ary, la vie se chargea de me rappeler la justesse de la préd'ction de la bonne femme et l'étrange remède qu'elle m'ava't offert.

Mon mari, le cœur pris ailleurs, était sur le point de me quitter... Hasard! Un soir, il rentra apportant une jeune chauve-souris que j'eus le courage de faire brûler vive le lendemain. Je dis les paroles magiques, je fis les signes cabalistiques et j'en disposai les cendres dans les vêtements de l'infidèle, pendant qu'il dormait.

Le lendemain, il s'éveilla la tête lourde, l'a'r bizarre.

— Qu'as-tu fait, me dit-il, de la chauve-souris que je t'ai apportée? Cette nuit elle m'a donné le cauchemar, Je la voyais sans cesse tourbillonner autour de moi; mais quand je voulais la saisir, mes mains s'enfonçaient dans une sorte de glu dont elles ne pouvaient se détacher.

Je gardai soigneusement le secret du sort de la chauve-souris; mais, depuis ce jour, l'affection de mon mari me revint, et les peines d'amour disparurent de ma vie.

Plusieurs fois, j'ai renouvelé, pour des amies désolées, l'opération magique. Toujours le résultat a été parfait.

Les causes? Je les ignore; mais les effets, je les connais. »

Etrange tout cela; mais le merveilleux n'est-ce pas l'inexpliqué?

Mme Louis Maurecy.

Songes prémonitoires

La très importante revue *Ultra* rapporte le fait suivant dans son numéro de juin :

« Notre ami G. R. de Trieste, dont nous garantissons le caractère sérieux et sincère, nous adresse la communication suivante :

« Mme Péneloppe Zaffiropulo, veuve d'un commerçant grec bien connu, habitant à Trieste, près de la famille Komotar, place Giuseppe-Verdi, maison du Théâtre au 4e étage, est toujours prévenue par sa mère, décédée depuis plusieurs années, au moyen d'un songe symbolique, chaque fois qu'un décès doit se produire parmi ses parents.

« Les songes lui présentent sa mère bouleversant le lit de la personne qui doit bientôt mourir. Voilà quatre fois que le même fait se reproduit. Ce fut d'abord avant la mort de son mari, puis avant celle de son fils, puis de son père et enfin tout récemment avant celle de sa fille, âgée de seize ans et admirable de beauté et de santé .

« Je puis citer au moins quarante témoins de ce dernier fait, parmi lesquels la famille Komotar et moi-même. Cette dame me raconta en pleurant qu'elle avait vu dans un rêve sa mère pénétrer dans sa chambre et mettre sens dessus dessous le lit de sa chère Maria. Elle ajoutait au milieu de ses larmes que ce songe l'avertissait certainement d'une catastrophe prochaine. Je cherchai à la calmer et l'exhortai à ne pas attacher d'importance aux songes et à ne pas se laisser ainsi accabler par de sinistres pressentiments. Son médecin abondait dans le même sens, affirmant qu'il ne voyait rien de grave dans le cas de son enfant, qui avait pris froid à la suite d'un bain. « Dieu veuille que je me trompe, répondit-elle, mais j'en doute fort. » Effectivement, ce n'était que trop vrai! Le mal s'aggrava rapidement, et, contre toute prévision, envahit le poumon, se transformant en phtisie galopante, et, deux mois après le funèbre avis, la mère eut à pleurer la perte de sa chère enfant. »

LES LIVRES (1)

Parmi les ouvrages qui sont parvenus ces temps derniers à la rédaction de l'*Echo du Merveilleux*, nous sommes heureux de constater l'éclatant succès des livres suivants déjà signalés à l'attention de nos lecteurs :

Le Magnétisme personnel (de la culture humaine), par le Docteur Zam, avec une lettre-préface d'Ernest Bosc, 2e édition .... 3 fr.

Précis de psychologie, par William James, traduit par E. Baudin et G. Bertier. Beau volume in-8° de 632 pages .... 10 fr.

La volonté magnétique dominatrice (Guide secret du succès), par Boyer-Rebiab, in-18 cartonné........... 10 fr.

Les Lecteurs de l'*Echo* ont eu la bonne fortune de pouvoir lire, dans un de nos derniers numéros, un chapitre de cet intéressant ouvrage dont la première édition est presque épuisée.

Conseils aux mères, par le Docteur Bouriot, in-8° avec figures .... 3 fr. 50

Vade mecum des jeunes mamans, ce livre a sa place marquée dans toutes les familles soucieuses de la santé des bébés.

Les Connaissances utiles, par Filiatre. Hypnotisme et magnétisme. Tome II. *Nouvelle édition entièrement refondue et complétée.* Partie théorique, historique et pratique. Occultisme expérimental.

Fort volume de 320 pages de texte compact...... 5 fr.

La librairie de l'*Echo du Merveilleux* prépare pour le 15 novembre prochain un catalogue spécial de Livres d'étrennes. Tiré dans le format in-8° jésus et comprenant environ 350 pages, ce superbe album abondamment illustré sera imprimé sur papier du Marais et revêtu d'une couverture illustrée de M. Paul Jouve, tirée en trois couleurs par les soins de la maison Draeger.

En raison de la valeur de cette publication de luxe, l'envoi n'en sera fait qu'aux Abonnés et Lecteurs de l'*Echo* qui joindront la somme de 2 fr. 50 en mandat-poste, en adressant leur demande.

Toute commande de 50 fr. de livres donnera droit au remboursement du prix de l'album.

(1) En vente à la Librairie de l'*Echo du Merveilleux*, 19, rue Monsieur-le-Prince.

Le Gérant : Pierre Sornin.

Paris. — Imp. R. Tancrède, 15, r. de Verneuil.